

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de solidarité.

David Graeber, David Wengrow
Au commencement était...
Une nouvelle histoire de l'humanité
Les Liens qui Libèrent, 2021

Nous ajoutons aux extraits du livre de Graeber et Wengrow ces quelques repères, comptabilisés par rapport à nos jours (BP, de l'anglais before present) :

en géologie

Pléistocène : de 2,6 millions à 11 700 BP
(dernière glaciation : de 115 000 BP à 11 700 BP)
Holocène : de 11 700 BP à nos jours

en histoire humaine

Paléolithique supérieur : de 45 000 BP à 12 000 BP
Mésolithique en Europe : de 11 600 BP à 8 000 BP
Néolithique en Europe : de 8 000 BP à 4 500 BP

Ch 1	L'adieu à l'enfance de l'humanité	page 2
Ch 2	« Blâmable liberté »	page 5
Ch 3	Dégeler l'âge de glace	page 12
Ch 4	Liberté individuelle, origine des cultures et naissance de la propriété privée	page 19
Ch 5	« Il y a de cela bien saisons... »	page 25
Ch 6	Les jardins d'Adonis	page 29
Ch 7	L'écologie de la liberté	page 35
Ch 8	Cités imaginaires	page 38
Ch 9	Cachées à la vue de tous	page 45
Ch 10	Pourquoi l'Etat n'a pas d'origines	page 48
Ch 11	Boucler la boucle	page 55
Ch 12	Conclusion	page 60

Chapitre 1

L'adieu à l'enfance de l'humanité

(ou *pourquoi ceci n'est pas un livre sur les origines de l'inégalité*)

L'interprétation chrétienne est bien connue : l'homme, créé dans un état d'innocence, a été corrompu par le péché originel ; il a été puni pour s'être voulu l'égal de Dieu ; depuis, l'humanité déchue en est réduite à espérer sa rédemption future. Dans ses versions contemporaines courantes, ce récit prend le plus souvent la forme de variations autour du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (ou « second *Discours* »), publié par Jean-Jacques Rousseau en 1754. En voici la trame générale. Il fut un temps où les hommes, aussi innocents qu'au premier jour, vivaient de chasse et de cueillette au sein de tout petits groupes – des groupes qui pouvaient être égalitaires justement parce qu'ils étaient si petits. Cet âge d'or prit fin avec l'apparition de l'agriculture, et surtout avec le développement des premières villes. Celles-ci marquèrent l'avènement de la « civilisation » et de l'« Etat », donnant naissance à l'écriture, à la science et à la philosophie, mais aussi à presque tous les mauvais côtés de l'existence humaine, sans oublier les casse-pieds de bureaucrates qui nous noient sous la paperasse tout au long de notre vie.

A bien des égards, le *Léviathan* de Thomas Hobbes, publié en 1651, fait figure de texte fondateur de la théorie politique moderne. Hobbes y soutient que, les hommes étant ce qu'ils sont – des êtres égoïstes -, l'état de nature originel devait être tout le contraire d'un état d'innocence. On y menait certainement une existence « solitaire, misérable, dangereuse, animale et brève ». En d'autres termes, c'était la guerre – une guerre de tous contre tous. Pour les tenants de cette théorie, ce n'est qu'aux dispositifs répressifs dont Rousseau déplore justement l'existence (gouvernements, tribunaux, administrations, forces de police) que nous devrions d'avoir été arrachés à cette condition de profonde ignorance, en admettant que nous en soyons sortis.

Ce n'est pas un hasard si, dans la langue anglaise comme dans la langue française, les mots « politique », « politesse » et « police » sont si proches : leur racine commune est le grec *polis*, qui signifie « cité ». Son équivalent latin, *civitas*, a également donné « civilité » et « civique », ainsi que « civilisation » dans son acception moderne. En vertu de cette conception, la société humaine repose sur la répression collective de nos plus bas instincts, un impératif qui se fait plus urgent à mesure que les populations se rassemblent en plus grand nombre au même endroit.

A notre ton, le lecteur aura sans doute deviné que l'alternative existante ne nous plaît guère. Ni la version rousseauiste ni la version hobbesienne ne nous paraissent satisfaisantes pour rendre compte de la trajectoire générale de l'humanité, et ce pour trois raisons principales : 1) elles sont tout simplement fausses ; 2) elles ont de terribles conséquences politiques ; 3) elles donnent du passé une image inutilement ennuyeuse.

Il est désormais acquis que les sociétés humaines préagricoles ne se résumaient pas à de petits clans égalitaires. Au contraire, le monde des chasseurs-cueilleurs avant l'apparition de l'agriculture était un monde d'expérimentations sociales audacieuses, beaucoup plus proche d'un carnaval de formes politiques que des mornes abstractions suggérées par la

théorie évolutionniste. L'agriculture, elle, n'a pas entraîné l'avènement de la propriété privée, pas plus qu'elle n'a marqué une étape irréversible dans la marche vers l'inégalité. En réalité, dans bien des communautés où l'on commençait à cultiver la terre, les hiérarchies sociales étaient pour ainsi dire inexistantes. Quant aux toutes premières villes, loin d'avoir gravé dans le marbre les différences de classe, elles étaient étonnamment nombreuses à fonctionner selon des principes résolument égalitaires, sans faire appel à de quelconques despotes, politiciens-guerriers bourrés d'ambition ou même petits chefs autoritaires.

« 1% des habitants de la planète détiennent 44% de la richesse mondiale : vous vous rendez compte ? » (...) Tout cela, ce serait la faute des inégalités – celles-ci étant le résultat inévitable du fait de vivre dans des sociétés étendues, complexes, urbanisées et technologiquement évoluées. Et, nous dit-on, il en sera vraisemblablement toujours ainsi, à un degré ou à un autre. (...) Oui, vivre dans une société authentiquement égalitaire est éventuellement possible si vous êtes un Pygmée ou un San du Kalahari. En revanche, si vous aspirez à créer une telle société aujourd'hui, vous allez devoir vous débrouiller avec le mode de vie des cueilleurs, c'est-à-dire vous répartir en petits clans et dire plus ou moins adieu à la propriété privée. De plus, comme la cueillette, en tant qu'activité de subsistance nécessite l'accès à d'assez vastes territoires, il faudra aussi envisager une réduction de la population mondiale de l'ordre de 99,9%.

Jared Diamond nous l'explique posément : Les populations importantes ne peuvent fonctionner sans dirigeants pour prendre des décisions, sans exécutifs pour les faire appliquer ni bureaucrates pour mettre en œuvre ces décisions et ces lois. Hélas pour ceux d'entre vous, lecteurs, qui, anarchistes, rêvent de vivre sans gouvernement étatique, voici les raisons pour lesquelles ce rêve est chimérique : il vous faudra trouver une petite bande ou une tribu disposée à vous accepter, où personne n'est un inconnu et où monarques, présidents et bureaucrates sont inutiles.

Le plus incroyable, c'est que ces proclamations assénées avec tant d'assurance ne reposent sur aucune preuve scientifique. En effet, comme nous allons bientôt le découvrir, rien ne permet de penser que les petites communautés sont particulièrement enclines à l'égalitarisme, ni, inversement, que les plus grandes doivent fatalement avoir des rois, des présidents ou même des bureaucraties. De telles déclarations ne sont que des *a priori* déguisés en faits, voire en lois historiques.

Quand ils procèdent à des évaluations objectives des sépultures de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique, les archéologues relèvent de nombreux cas d'infirmités ou d'incapacités liées à des problèmes de santé. Mais ils s'émerveillent aussi de voir combien les individus concernés étaient traités avec prévenance jusqu'à leur mort (et même au-delà, puisque certains avaient droit à des obsèques d'un faste remarquable).

Bien que le mot « démocratie » ait été inventé en Europe (si tant est que l'on puisse considérer comme européenne la Grèce de cette époque, culturellement beaucoup plus proche de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient que, par exemple, de l'Angleterre), le régime qu'il désignait fut abhorré jusqu'au 19^e siècle par la quasi-totalité des auteurs européens. Rappelons que les rédacteurs de la Constitution des Etats-Unis étaient ouvertement hostiles à la démocratie. Dans leurs déclarations publiques, ils expliquaient sans détour avoir imaginé le gouvernement fédéral comme un rempart contre le

développement d'un risque de « démocratie » dans les anciennes colonies (la Pennsylvanie les inquiétait particulièrement).

L'histoire du continent américain fourmille de témoignages de colons capturés ou adoptés par des groupes indigènes et qui, s'étant vu plus tard inviter à décider de leur lieu de vie, choisirent presque systématiquement de rester auprès de ces derniers. Cela concernait même les enfants : mis en présence de leurs parents biologiques, la plupart couraient se réfugier auprès de leur famille adoptive. On observait le mouvement inverse chez les Amérindiens qui s'étaient intégrés dans la société européenne à la suite d'une adoption ou d'un mariage – y compris lorsque (...) ils y jouissaient d'une situation matérielle et culturelle enviable, soit en s'enfuyant à la première occasion, soit, après de vains efforts pour s'adapter, en retournant finir leurs jours auprès des indigènes.

Certains ont mis en avant la liberté offerte par les sociétés amérindiennes – non seulement sur le plan sexuel, mais aussi dans le sens où ils ne se voyaient plus obligés de suer sang et eau leur vie durant pour acquérir des terres et des biens. D'autres ont souligné la répugnance qu'avaient les « Indiens » à laisser quiconque s'enfoncer dans la pauvreté, la famine ou le dénuement – moins par crainte de connaître eux-mêmes cette situation que parce qu'ils jugeaient la vie infiniment plus agréable dans une société dont tous les membres étaient à l'abri de la misère. (...) mais la raison la plus fréquemment avancée et de loin, par ces « pièces rapportées » était la force des liens sociaux qu'ils avaient noués dans les communautés amérindiennes, avec une dimension d'entraide, d'amour et surtout de bonheur qui s'était révélée impossible à reproduire dans le contexte européen où ils étaient retournés vivre. La notion de sécurité peut recouvrir des réalités bien différentes. Il y a la sécurité de savoir que, statistiquement, vous avez moins de chances de recevoir une flèche en plein cœur. Et puis il y a celle de savoir que, si jamais cela vous arrive, vous serez entourés de personnes compatissantes.

Pour le dire crûment, on sent bien que vivre parmi les indigènes était beaucoup moins barbant que de vivre en « Occident », dans une ville ou un village où l'existence se résumait à de longues heures d'activités monotones, répétitives et vides de sens. Le fait qu'il nous soit si difficile de voir en quoi cet autre mode de vie pouvait être séduisant et passionnant en dit peut-être moins long sur ses caractéristiques que sur les limites de notre imagination.

La recherche anthropologique regorge d'exemples de biens précieux parcourant de très longues distances en l'absence de toute économie de marché ou de quoi que ce soit l'approchant. Dans *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Bronislaw Malinowski décrit le fonctionnement de la « kula », un système d'échanges symboliques qui avait cours dans l'aire Massim, au large de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Les hommes de ces îles avaient coutume d'entreprendre de courageuses expéditions, naviguant à bord de pirogues à balancier sur des mers redoutables dans le seul but de s'échanger des bracelets et des colliers ancestraux en coquillages dont les plus précieux avaient reçu un nom en propre et portaient l'histoire de leurs précédents possesseurs. Ces trésors inestimables n'étaient conservés que très peu de temps, après quoi ils repartaient pour un nouveau voyage au départ d'une autre île. (...) Vu de l'extérieur, cela ne rimait à rien. Pour les habitants de ces

archipels, en revanche, c'était l'aventure suprême. Savoir que l'écho de leur nom atteignait des contrées où ils n'avaient jamais mis les pieds comptait plus que tout au monde.

Certains groupes se spécialiseront même dans le transport des biens et des personnes. Mais il est très fréquent aussi que le développement de ce type de réseaux régionaux soit simplement un prétexte pour tisser des relations d'amitié ou se rendre mutuellement visite de temps en temps. Et il existe quantité d'autres explications qui n'ont rien avec le « commerce ».

Chez les peuples de langue iroquoises du 16^e et du 17^e siècle, réaliser ses rêves, au sens littéral, était considéré comme primordial. Les observateurs européens s'émerveillaient souvent de voir des individus entreprendre des voyages de plusieurs jours pour rapporter avec eux des objets qu'ils avaient toujours rêvé de se procurer – trophées, cristaux ou même animaux (notamment des chiens). (...) Lorsque en 1528 l'explorateur espagnol Alvar Nunez Cabeza de Vaca, après avoir fait naufrage, se rendit de la Floride au Mexique *via* ce qui correspond aujourd'hui au Texas, il s'aperçut qu'il pouvait aisément passer d'un village à l'autre en proposant ses services en tant que magicien et guérisseur (y compris quand les villages en question étaient en guerre). (...) Dans de nombreuses sociétés indigènes d'Amérique du Nord, les femmes étaient des joueuses invétérées. Elles se retrouvaient entre habitantes de villages voisins pour jouer aux dés ou à un jeu qui faisait intervenir une gamelle et des noyaux de prune. (...) On pourrait multiplier les exemples à l'infini, mais le lecteur aura sans doute saisi l'idée générale.

Chapitre 2

« Blâmable liberté »

La critique indigène et le mythe du progrès

Au Moyen Âge, l'Europe du Nord représentait pour les autres sociétés de la planète – du moins, celles qui avaient entendu parler d'elle – une région reculée, hostile, enveloppée de ténèbres et peuplée de fanatiques religieux qui n'avaient pour ainsi dire aucun poids dans les échanges internationaux ni dans la conduite des affaires mondiales. (...) La rupture intervint à la fin du 15^e siècle, lorsque les flottes portugaises commencèrent à contourner l'Afrique pour déboucher dans l'océan Indien, et plus encore avec la conquête espagnole des Amériques.

Les philosophes européens, eux, furent subitement exposés aux civilisations chinoise et indienne, ainsi qu'à une multitude de conceptions sociales, scientifiques et politiques dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence. De ce flot d'idées nouvelles naquit ce qu'il est désormais convenu d'appeler les « Lumières ». Evidemment, la plupart des historiens des idées ont une manière toute différente de présenter les choses. On nous apprend ainsi que l'histoire intellectuelle est majoritairement le fait de quelques « grands penseurs » ayant écrit de « grands livres » ou conçu de « grandes idées ».

L'exemple de Leibniz est éclairant à cet égard. Tout au long du 18^e et du 19^e siècle, on a vu les dirigeants européens se rallier progressivement à l'idée qu'un gouvernement souverain digne de ce nom doit administrer une population partageant une langue et une

culture essentiellement identiques, et s'appuyer sur une bureaucratie composée de lettrés ayant passé avec succès les concours idoines. Cela peut surprendre, dans la mesure où rien de tel n'avait jamais existé dans l'histoire européenne. En revanche, cela correspondait trait pour trait au système qui prévalait en Chine depuis des siècles.

On observe le même genre de phénomène autour du thème de l'inégalité. (...) Les marchands, missionnaires et colons européens qui débarquèrent sur les côtes de ce qu'ils appelaient le Nouveau Monde eurent des conversations nourries avec ceux qu'ils y rencontrèrent, allant souvent jusqu'à vivre parmi eux pendant de longues périodes – tout en conspirant pour les détruire. (...) Nous allons ainsi découvrir que, au contact de ces étranges étrangers, les Amérindiens ont élaboré une critique propre et remarquablement cohérente des institutions européennes. Mieux encore : celle-ci n'a pas tardé à être prise très au sérieux sur le Vieux continent.

Soulignons que, pour un homme du Moyen Âge, parler des « origines de l'inégalité » n'aurait eu aucun sens. Il était alors communément admis que les rangs et les hiérarchies avaient toujours fait partie du paysage, même dans le Jardin d'Eden – Adam n'était-il pas clairement supérieur à Eve (...) ? Ce n'est donc pas que les penseurs de ce temps-là rejetaient l'idée d'égalité sociale ; apparemment, il ne leur venait même pas à l'esprit qu'une telle chose pût exister. Les mots « égalité » et « inégalité » ne sont devenus d'usage courant qu'au début du 17^e siècle (...) dans le sillage des débats sur les conséquences morales et juridiques des découvertes européennes dans le Nouveau Monde.

Dans l'Europe de la Renaissance, au 15^e et 16^e siècle, l'histoire humaine n'était pas une aventure de progrès ; c'était un enchaînement de catastrophes. L'introduction de la notion d'état de nature n'eut pas immédiatement pour effet de tout mettre cul par-dessus tête. En revanche, à partir du 17^e siècle, elle permit aux philosophes politiques d'envisager les individus dépourvus des attributs de la civilisation non plus comme des sauvages dégénérés, mais comme une sorte d'humanité « à l'état brut ». Elle ouvrit aussi une nouvelle série de questions sur le sens du qualificatif « humain ».

Les carnets de voyage et les témoignages de missionnaires – qui contenaient souvent des résumés, voire des extraits, de tels échanges – formaient un genre littéraire extrêmement apprécié des classes instruites européennes. Tout cela est parfaitement connu des historiens. Néanmoins, l'immense majorité d'entre eux continuent de soutenir qu'il ne fait pas prendre au pied de la lettre les affirmations d'écrivains européens de ce temps admettant sans détour avoir emprunté des théories, des concepts ou des arguments aux penseurs indigènes. Ce serait un malentendu, voire une pure invention, ou peut-être, au mieux, une naïve tendance à projeter sur ces peuples des idées européennes préexistantes.

Nous suggérerons que si tant de grands penseurs des Lumières juraient s'être inspirés des Amérindiens pour élaborer leurs idéaux de liberté individuelle et d'égalité politique, ils avaient une excellente raison : c'était vrai.

Intéressons-nous à l'idée que les habitants de la Nouvelle-France se faisaient des Européens qui, au 16^e siècle, commençaient à débarquer sur leurs terres. A l'époque, la région était essentiellement peuplée de locuteurs de langues algonquiennes (dont l'innu, ou

montagnais) et iroquoiennes. Ceux qui vivaient près des côtes étaient surtout des pêcheurs, des forestiers et des chasseurs, même si beaucoup pratiquaient aussi l'horticulture. Les Wandats (ou Hurons-Wendats), concentrés dans les principales vallées fluviales à l'intérieur des terres, cultivaient le maïs, la courge et les haricots autour de villages fortifiés.

Les premiers observateurs français (...) avaient remarqué que les hommes passaient le plus clair de leur temps à chasser et, à l'occasion, à se faire la guerre, ce qui invitait en quelque sorte à les considérer comme des aristocrates de fait. (Rappelons qu'en France la chasse et la guerre étaient l'apanage des nobles). C'est à cette observation que renvoyait le mythe du « bon sauvage » (parfois appelé « noble sauvage »), et non à l'idée d'une quelconque « bonté » ou « noblesse » de caractère.

Les Wendats, quand il leur était donné d'observer des Français en pleine discussion, retenaient surtout le fait qu'ils semblaient parler tous en même temps sans s'écouter, s'interrompant constamment pour avancer des arguments médiocres – en un mot comme en cent, ils ne leur paraissaient pas briller par leur intelligence. Pour un Wendat, monopoliser la parole et ainsi priver ses interlocuteurs des moyens de développer leurs idées était aussi grave que d'accaparer des ressources vitales en refusant de les partager. (...) Le plus remarquable dans ces rapports de terrain – où les missionnaires font eux aussi abondamment état des reproches adressés aux Français par les Wendats – est peut-être que ni les uns ni les autres n'avaient grand-chose à dire sur l'« égalité » proprement dite.

Les multiples récriminations des Amérindiens à l'endroit des Français portaient plutôt sur leur esprit de compétition, leur égoïsme et, par-dessus-tout, leur haine de la liberté. Dans ces échanges, Indiens d'Amérique et Européens étaient au moins d'accord sur un constat : les premiers vivaient dans des sociétés fondamentalement libres ; les seconds en étaient très loin. Ce point ne faisait pas débat. Là où les avis divergeaient, c'était sur la question de savoir si la liberté individuelle était désirable ou non. (...) Aujourd'hui, dans une démocratie libérale, tout citoyen se dira favorable à la liberté, au moins sur le principe – en pratique, les conceptions sont évidemment beaucoup plus nuancées. (...) Les jésuites du 17^e siècle n'étaient pas du tout, mais alors pas du tout de cet avis. Pour beaucoup d'entre eux, la liberté individuelle avait quelque chose de bestial.

Tout bien réfléchi, les Montagnais-Naskapis pensaient que ces Français qui vivaient dans la terreur permanente de leurs supérieurs n'étaient guère mieux lotis que des esclaves. (...) Chez les Wendats, même les chefs politiques ne pouvaient forcer quiconque à faire quelque chose contre sa volonté.

Des missionnaires outrés rapportaient ainsi que les femmes non mariées jouissaient d'une liberté sexuelle illimitée, tandis que celles qui l'étaient pouvaient divorcer à leur gré, conformément à la conviction amérindienne selon laquelle les femmes devaient exercer un contrôle total sur leur corps. Les jésuites ne voyaient dans ces conduites immorales que le prolongement d'un principe de liberté plu général et intrinsèquement néfaste, ancré dans des dispositions naturelles. La « liberté blâmable de sauvages », insistait l'un d'eux, était le seul véritable obstacle qui les empêchait de « s'arrêter sous le joug de la loi de Dieu ». Trouver des termes pour traduire en langue autochtone des notions telles que « seigneur », « commandement » ou « obéissance » était déjà extrêmement difficile ; expliquer les

concepts théologiques sous-jacents, c'était un combat perdu d'avance. (...) En matière politique, donc, Français et Amérindiens ne se querellaient pas à propos de l'égalité, mais à propos de la liberté.

Tandis que les Européens ne cessaient de se chamailler pour prendre l'avantage, les sociétés des forêts du Nord-Est garantissaient à tous les moyens d'une existence indépendante, ou s'assuraient au moins qu'aucun individu ne fût subordonné à un autre. Si c'était une forme de communisme, elle n'allait pas à l'encontre de la liberté individuelle, mais venait au contraire en soutien. D'un bout à l'autre de la région des Grands Lacs, les Européens rencontrèrent des systèmes politiques indigènes organisés selon ce principe. Alors, à mesure que les Amérindiens apprirent à mieux connaître l'Europe, tandis que les Européens tendaient à transposer mentalement l'idéal indigène de liberté individuelle à leurs propres sociétés, l'« égalité » commença à s'imposer comme sujet de conversation.

Kandiaronk – dont le nom signifiait littéralement « le rat musqué », mais que beaucoup de Français appelaient simplement « le Rat » - était un grand stratège de la Confédération wendate, laquelle regroupait quatre peuples de langues iroquoïennes. A cette époque, il était engagé dans une complexe manœuvre géopolitique consistant à monter les uns contre les autres les Anglais, les Français et les Cinq-Nations haudénoises. Son intention initiale avait été de prévenir le désastre d'une attaque haudénoise contre les Wendats, mais il poursuivait aussi un objectif de plus long terme : créer une vaste alliance indigène capable de repousser les colonisateurs.

Lahontan disait avoir rédigé ses *Dialogues* sur la base de notes prises pendant ou après ses multiples entretiens avec Kandiaronk, dans la ville de Michilimackinac (situées sur le détroit de Mackinac, reliant le lac Michigan au lac Huron).

Ceux qui ont été en France m'ont souvent tourmenté sur tous les maux qu'ils y ont vu faire et sur les désordres qui se commettent dans nos villes, pour de l'argent. On a beau leur donner des raisons pour leur faire connaître que la propriété de biens est utile au maintien de la société ; ils se moquent de tout ce qu'on peut dire sur cela. Au reste, ils ne se querellent, ni ne se battent, ni ne se volent, et ne médisent jamais les uns des autres. Ils se moquent des sciences et des arts, ils se raillent de la grande subordination qu'ils remarquent parmi nous. Ils nous traitent d'esclaves, ils disent que nous sommes des misérables dont la vie ne tient à rien, que nous nous dégradons de notre condition, en nous réduisant à la servitude d'un seul homme qui peut tout, et qui n'a d'autre loi que sa volonté.

Et le voici qui dissèque les faiblesses de la justice française, s'attardant tout particulièrement sur l'acharnement judiciaire, les faux témoignages, la torture, les accusations de sorcellerie, le système à deux vitesses selon que l'on est riche ou pauvre... Après quoi il en revient à sa remarque initiale : la France pourrait se passer de tout cet arsenal de contrainte qui tente de *forcer* les gens à bien se comporter si elle n'entretenait pas en parallèle un dispositif inverse qui les *encourage* à mal se conduire – dispositif fondé sur l'argent, les droits de propriété et leur corollaire, la poursuite de ses propres intérêts matériels :

Plus je réfléchis à la vie des Européens et moins je trouve de bonheur et de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je fais que penser à leur Etat. (...) Je dis donc que ce que vous appelez argent est le démon des démons, le tyran des Français ; la source des maux ; la perte des âmes et le sépulcre

des vivants. Vouloir vivre dans les pays de l'argent et conserver son âme, c'est vouloir se jeter au fond du lac pour conserver la vie ; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le père de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise foi et généralement de tous les maux qui sont au monde. Le père vend ses enfants, les maris vendent leurs femmes, les femmes trahissent leurs maris, les frères se tuent, les amis se trahissent, et tout pour de l'argent. Dis-moi, je te prie, si nous avons tort après cela de ne vouloir point ni manier ni même voir ce maudit argent.

Lahontan : Au moins écoute une fois en ta vie avec attention ce que j'ai envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon ami, que les nations de l'Europe ne pourraient pas vivre sans l'or et l'argent, ou quelque autre chose précieuse ? Déjà les gentilshommes, les prêtres, les marchands, et mille autres sortes de gens qui n'ont pas la force de travailler à la terre, mourraient de faim ? Comment nos rois seraient-ils rois ? Quels soldats auraient-ils ? Qui est celui qui voudrait travailler pour eux, ni pour qui que ce soit ? (...) Ce serait un chaos en Europe, une confusion, la plus épouvantable qui se puisse imaginer.

Kandiaronk : Vraiment tu me fais là de beaux contes quand tu parles des gentilshommes, des marchands et des prêtres ! Est-ce qu'on en verrait s'il n'y avait ni *Tien* ni *Mien* ? Vous seriez tous égaux, comme les Hurons le sont entre eux. Ce ne serait que les trente premières années après le bannissement de l'intérêt qu'on verrait une étrange désolation ; car ceux qui ne sont propres qu'à boire, manger, dormir et se divertir, mourraient en langueur, mais leurs descendants vivraient comme nous. Nous avons assez parlé des qualités qui doivent composer l'homme intérieurement, comme sont la sagesse, la raison, l'équité, etc., qui se trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait voir que l'intérêt les détruit toutes, chez vous ; que cet obstacle ne permet pas à celui qui connaît cet intérêt d'être homme raisonnable.

La voilà enfin, l' « égalité » en tant qu'idéal volontaire et réfléchi. Mais elle n'est que l'aboutissement d'une longue bataille entre les institutions et les valeurs européennes et amérindiennes, et elle ressemble fort à une provocation calculée visant à retourner contre lui-même le discours civilisateur européen.

Récapitulons. Entre 1703 et 1751, la pensée européenne fut profondément influencée par la critique indigène. Au fil de milliers de conversations conduites dans des dizaines de langues, du portugais au russe, les réactions amérindiennes initiales d'indignation et de dégoût face aux mœurs européennes se muèrent en un débat autour des concepts d'autorité, de morale, de responsabilité sociale et, par-dessus tout, de liberté. Comme le constatèrent rapidement les Français, autonomie individuelle et liberté d'action figuraient au panthéon des valeurs amérindiennes. Ces peuples organisaient leur existence de manière à minimiser le risque qu'un être puisse imposer sa volonté à un autre, si bien que, à leurs yeux, la France absolutiste n'était ni plus ni moins qu'une société d'esclaves disciplinés.

A cela, les Français réagirent de diverses manières. Certains, comme les jésuites, rejetèrent catégoriquement le principe de liberté. D'autres, comme les colons, mais aussi les intellectuels et les lecteurs de France, commencèrent à y voir une proposition sociale provocatrice et séduisante. (Cela ne les empêchait pas d'applaudir à l'extermination des populations indigènes, même s'il est juste de reconnaître que l'on trouvait des deux côtés de cette ligne de fracture intellectuelle des figures publiques qui s'opposaient fermement aux agressions contre les peuples étrangers). En somme, la critique indigène était si puissante qu'elle devint une arme pour tous ceux qui trouvaient à redire aux configurations

intellectuelles et sociales de leur temps – un jeu auquel se prêtèrent, nous l’avons vu, la plupart des grands philosophes des Lumières.

L’échange entre Madame de Graffigny et Turgot fournit un aperçu des débats intellectuels qui agitaient la France au début des années 1750, du moins dans les salons que Rousseau avait l’habitude de fréquenter. La liberté et l’égalité sont-elles des valeurs universelles ou sont-elles compatibles (en tout cas sous leur forme la plus pure) avec un régime fondé sur la propriété privée ? Le progrès des arts et des sciences permet-il d’accéder à une meilleure compréhension du monde, et donc au progrès moral ? La critique indigène dit-elle vrai lorsqu’elle prétend que la richesse et la puissance de la France ne sont qu’un effet pervers d’arrangements sociaux contre nature, voire pathologiques ? Telles étaient les questions dont bruissaient les cercles intellectuels à cette époque.

Son *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes* a été enseigné, discuté et décortiqué dans des milliers de salles de classe. (...) De fait, il s’agit d’un texte curieux et souvent présenté sous un jour trompeur. Rousseau n’y affirme pas que la condition humaine primordiale était un état d’innocence idyllique. En revanche – et c’est assez déroutant –, il explique que les premiers hommes s’évitaient les uns les autres par peur des violences, bien qu’ils fussent fondamentalement bons. Nos ancêtres à l’état de nature étaient donc des créatures solitaires. Par conséquent, la « société » elle-même – en fait, toute forme d’association permanente entre des individus – équivalait nécessairement à une restriction de liberté. Même l’acquisition du langage était une concession.

La vraie nouveauté introduite par Rousseau apparaît au moment crucial de la « chute » de l’humanité, déclenchée, à l’en croire, par le développement des relations de propriété. Son modèle de société humaine – dont il rappelle à plusieurs reprises qu’il constitue une expérience de pensée et ne doit pas être entendu littéralement – comporte trois stades : 1) un état de nature purement fictif où les hommes vivaient isolés les uns des autres ; 2) un stade de brutalité type âge de pierre, consécutif à l’invention du langage (dans lequel il inclut la plupart des peuples d’Amérique du Nord, ainsi que d’autres tribus « sauvages » encore observables à son époque) ; 3) la civilisation, résultat de l’invention de l’agriculture et de la métallurgie. A chacune de ces phases correspond un déclin moral un peu plus marqué. Mais Rousseau prend soin de préciser que l’objectif de cette parabole est d’aider à comprendre ce qui, au départ, a conduit les êtres humains à accepter le concept de propriété privée :

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s’avisa de dire, ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d’horreurs n’eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d’écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n’est à personne : Mais il y a grande apparence qu’alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient ; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d’idées antérieures qui n’ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d’un coup dans l’esprit humain (...).

Rousseau soulevait ici la question même qui rendait perplexes tant d’Amérindiens : comment les Européens font-ils pour convertir la richesse en pouvoir ? Comment expliquer qu’une distribution inégalitaire des biens matériels – situation que connaissent toutes les

sociétés à un degré ou un autre – autorise à donner des ordres à ses semblables, à les employer comme domestiques, ouvriers ou grenadiers, ou même à se moquer comme d'une guigne qu'ils vivent et crèvent dans la rue ? A l'évidence, bien qu'il ne les cite pas nommément, Rousseau connaissait Lahontan et les Relations des jésuites, comme tout intellectuel de son temps. (...) Il était aussi d'accord avec le chef wendat pour identifier le concept de propriété comme la racine du problème. En revanche, contrairement à lui, il se montrait totalement incapable d'imaginer une société reposant sur un autre principe. C'est ce sens de la possibilité qui s'est perdu quand la critique indigène a été traduite en termes intelligibles pour les philosophes français.

L'usage du qualificatif « égalitaire » est toujours source de controverses – sans compter que sa signification demeure extrêmement floue. Le mot est en fait moins employé à des fins d'analyse que, faute d'un meilleur terme, pour décrire l'espèce de masse protoplasmique que formerait l'humanité une fois dépouillée des attributs de la civilisation (...). En somme, les peuples « égalitaires » sont ceux qui n'ont ni princes, ni juges, ni superviseurs, ni gourous de père en fils ; la plupart du temps, ils n'ont pas davantage de villes ni d'écriture, et de préférence pas d'agriculture non plus. Ils ne constituent des sociétés d'égaux que parce qu'il leur manque tous les symboles d'inégalité les plus évidents.

Notre projet est d'essayer de raconter une autre histoire, fondée sur une autre conception de la « civilisation ». (...) Les rapports récents de l'archéologie, de l'anthropologie et d'autres disciplines apparentées sont formels : à l'instar des Amérindiens et des Français du 17^e siècle, les peuples de la préhistoire avaient une idée très précise et très personnelle de ce qui comptait pour eux. Mettre toutes ces sociétés dans le même sac sous l'étiquette « égalitaire » ne nous aide en rien à les connaître.

Prenons l'exemple de la démocratie athénienne. Elle reposait sur le principe de l'égalité politique des citoyens, au sens où tous jouissaient d'un droit égal à prendre part aux décisions publiques – même si ces « citoyens » ne représentaient en fait que 10% à 20% de la population totale. (...) Pourtant, les intellectuels athéniens, dont la plupart étaient des aristocrates, jugeaient toute cette organisation de mauvais goût. Ils lui préféraient de loin le modèle en vigueur à Sparte, où le pouvoir était aux mains d'une fraction encore plus réduite de la population, entretenue par une classe de serfs.

Le présent ouvrage ne traite donc pas des origines de l'inégalité, mais pose des questions similaires en tentant d'y répondre différemment. L'histoire de l'humanité a déraillé, c'est un fait incontestable. Aujourd'hui, un pourcentage infime des habitants de la planète tiennent entre leurs mains la destinée de tous les autres, et ils la gèrent de manière de plus en plus catastrophique.

Les différences que nous croyons déceler aujourd'hui entre les êtres humains sont totalement futiles et cosmétiques comparées à celles qui ont sans doute prévalu pendant l'essentiel de notre préhistoire en Afrique. Non seulement nos ancêtres ne se ressemblaient guère entre eux, mais ils coexistaient avec d'autres espèces plus proches des grands singes et dotées d'un plus petit cerveau, comme *Homo naledi*. (...) Nous sommes le produit de cette mosaïque de populations qui interagissaient et se métissaient, s'éloignaient pour se rejoindre de nouveau. (...) On peut supposer que les comportements – par exemple en termes de reproduction et d'éducation des enfants, de hiérarchies de domination, de formes de langage ou de protolangage – variaient au moins autant, sinon plus, que les types physiques.

Au cours de leur migration vers l'Eurasie, les humains modernes nés en Afrique ont notamment croisé les Néandertaliens et les Denisoviens – des populations un peu plus proches d'eux, mais encore assez distinctes -, et tous ces groupes se sont reproduits entre eux. Ce n'est qu'après l'extinction de ces espèces que l'on peut commencer à parler d'un « nous » humain unique. En d'autres termes, jusqu'à il y a quarante mille ans au moins, nos ancêtres ont vécu dans un monde radicalement différent du nôtre – sur le plan aussi bien social que physique, puisque la faune et la flore qui les environnaient n'avaient rien de commun avec celles que nous connaissons.

Compte tenu de la grande diversité des habitats naturels de nos ancêtres – régions côtières, forêts tropicales, montagnes, savanes... - et des profondes différences physiques qui en résultaient, il paraît raisonnable d'affirmer que leurs modes d'organisation sociale étaient sans doute extraordinairement variés. Il n'a pas pu exister une forme unique de société humaine « originelle », et les descriptions qui voudraient nous faire croire le contraire relèvent du mythe.

Les somptueuses sépultures de chasseurs-cueilleurs se rencontrent dans une grande partie de l'Eurasie occidentale, de la vallée de la Dordogne à celle du Don. Certains sont situées dans des abris sous roche, d'autres à l'air libre. Quelques-unes des plus anciennes, datées entre trente-quatre mille et vingt-six mille ans, ont été découvertes sur les sites de Sunghir, dans le nord de la Russie, et de Dolni Vestonice, dans le bassin morave, au sud de Brno. Il ne s'agit pas de cimetières, mais de tombes isolées contenant un ou plusieurs individus.

A Sunghir, on trouve notamment des milliers de perles laborieusement façonnées à partir d'ivoire de mammoth et de dents de renard, et initialement destinées à décorer des vêtements en fourrure et en peau de bête d'une opulence toute particulière. (...) A Dolni Vestonice, une triple sépulture renferme les corps de deux jeunes hommes portant des coiffes élaborées, disposés de part et d'autre d'un homme un peu plus âgé. La terre sur laquelle ils sont étendus présente des taches rouges dues à de l'ocre. (...) Plus loin vers l'ouest, dans la commune de Saint-Germain-de-la-Rivière, au bord de la Dordogne, on trouve la sépulture d'une jeune femme datée de seize mille ans. La « Dame de Saint-germain »

porte au niveau ventre et du bassin une riche parure de coquillages et de canines de cerf percées et gravées – les cerfs ayant été chassés à quelque 300 kilomètres de là, dans le Pays basque espagnol.

Toutes ces découvertes ont profondément ébranlé la vision des spécialistes sur les sociétés humaines de la préhistoire. Prenant leurs distances avec l'idée rebattue de petits groupes égalitaires, certains archéologues jusqu'à postuler l'existence, plusieurs milliers d'années avant l'apparition de l'agriculture, de divisions sociales liées au statut, à la classe et au pouvoir héréditaire. Comme nous allons le voir, l'hypothèse est hautement improbable.

Autre surprise archéologique récente : les vestiges de monuments architecturaux. En Eurasie, l'exemple le plus célèbre se trouve au cœur de la chaîne montagneuse du Garmus, qui surplombe la plaine de Harran, dans le sud-est de la Turquie. Dans les années 1990, une équipe d'archéologues allemands effectuant des fouilles à la frontière nord de la plaine mit au jour des ruines extrêmement anciennes sur un site que les habitants de la région appellent Göbekli Tepe. Cette découverte fit naître une véritable énigme évolutionniste. Principale source de perplexité : un ensemble de vingt structures mégalithiques qualifiés d' « enclos », édifiées environ neuf mille ans avant notre ère, puis modifiées à de multiples reprises au fil des siècles. (...) Les enclos de Göbekli Tepe sont gigantesques. Ils sont composés d'immenses piliers en forme de T – environ deux cents au total -, dont certains dépassent les cinq mètres de haut et pèsent jusqu'à une tonne. (...) Chacun constitue une œuvre d'art en soi. Des images d'animaux – dangereux carnivores, serpents, serpents venimeux, gibier de terre et d'eau, petits charognards – y sont sculptées avec différents effets de relief. (...) Ces structures extraordinaires n'ont pu s'élever qu'au prix d'une extraordinaire coordination des tâches sur une très grande échelle.

A cette époque déjà, certaines communautés humaines avaient commencé à cultiver la terre non loin de là. Pas les architectes de Göbekli Tepe, pour autant que nous le sachions. (...) Le site tout entier semble apporter la preuve que « les chasseurs-cueilleurs avaient développé des institutions qui leur permettaient de mener à bien de grands travaux ou projets publics et des constructions monumentales, ce qui indiquerait que l'apparition de hiérarchies sociales complexes a précédé l'adoption de l'agriculture ».

Des chasseurs-cueilleurs encore plus anciens construisaient déjà des monuments de toute sorte pendant la dernière période glaciaire. Entre vingt-cinq mille et douze mille ans, dans une zone qui s'étend de Cracovie à Kiev, les travaux publics représentaient une composante importante de l'habitat humain. Cette section de la frange glaciaire livre en effet les vestiges d'impressionnantes constructions circulaires, impossibles à confondre avec les campements ordinaires en raison de leurs dimensions (près de 12 mètres de diamètre pour les plus vastes), de leur caractère permanent, de leurs propriétés esthétiques et de leur saillance dans le paysage du Pléistocène. Chacun d'elles reposait sur une structure composée de défenses d'os de mammoth prélevés sur des dizaines de spécimens différents. (...) S'y ajoutaient d'immenses enclos en bois – jusqu'à 40 mètres de long.

Des recherches menées en Russie sur le site de Yudinovo suggèrent que ces « maisons de mammoth », ainsi qu'on les nomme, n'étaient pas des logements, mais des monuments à part entière. Leur construction, planifiée avec soin, marquait la fin des

grandes campagnes de chasse au mammoth et visait à célébrer les liens de solidarité unissant tous ceux qui y avaient pris part. (...) Les centres de peuplement en plein air qui accueillait ce type de monument, comme Yudinovo, Mezhirich ou Kostenki, devenaient souvent par la suite des lieux d'échange où ambre, coquilles marines et peaux de bête changeaient de mains après avoir parcouru des distances impressionnantes.

Que faire de ces vestiges (...) ? Certains répondent en jetant aux orties l'idée d'un âge d'or égalitaire pour en prendre le contrepied. Ils imaginent des communautés dominées par de puissants leaders, voire par des dynasties, et identifient le moteur de l'évolution sociale dans des forces profondes telles que le désir d'autoglorification et le pouvoir de coercition. (...) Au lieu de cela, pendant des dizaines de milliers d'années, rien hormis les monuments et la magnificence de certaines sculptures n'indique le développement d'une stratification sociale, et encore moins de structures vaguement apparentées à des « Etats ». Pour comprendre cette étrange discontinuité dans les archives des sociétés humaines, il nous faut commencer par faire un sort à quelques préjugés tenaces sur les mentalités « primitives ».

Au milieu du 20^è siècle, rares étaient les anthropologues à envisager sérieusement les premiers hommes comme nos égaux intellectuels. Claude Lévi-Strauss était l'un d'eux. Dans *La Pensée sauvage* (1962), il développa une théorie devenue célèbre : la pensée mythologique, loin d'être une sorte de brouillard prélogique, s'apparente plutôt à une « science néolithique », une « science du concret », tout aussi complexe que la science moderne, mais bâtie sur des principes différents. (...) En 1944, Lévi-Strauss publia un article sur l'organisation politique des Nambikwaras, une population de petite taille installée dans une savane à l'inhospitalité légendaire, celle du nord-ouest du Mato Grosso, au Brésil. Les Nambikwaras pratiquaient un mélange d'agriculture, de chasse et de cueillette. En raison de leur culture matérielle très rudimentaire, il eurent une réputation d'extrême simplicité, ce qui incitait souvent à les considérer comme une fenêtre ouverte sur la Paléolithique. A tort, selon Lévi-Strauss : les Nambikwaras vivaient en fait dans l'ombre de l'Etat moderne. Ils commerçaient avec des habitants des villes et des campagnes, et se faisaient parfois embaucher temporairement comme manœuvres.

Une particularité retint l'attention de Lévi-Strauss : les Nambikwaras étaient opposés à l'idée de compétition – il n'y avait guère de richesses à se disputer de toute façon -, mais cela ne les empêchait pas de désigner des chefs. Selon lui, le dispositif qui en résultait, par sa simplicité même, pouvait dévoiler certaines « fonctions élémentaires » de la vie politique que « des systèmes de gouvernement plus complexes et plus sophistiqués rendent visibles ». Non seulement le chef jouait un rôle social et psychologique très semblable à celui des leaders politiques nationaux en Europe, mais la fonction attirait le même type de personnalités – des êtres qui, « à la différence de leurs compagnons, aiment le prestige pour lui-même, se sentent attirés par les responsabilités, et pour qui la charge des affaires publiques apporte avec elle sa récompense ».

Pendant la saison des pluies, les Nambikwaras se rassemblaient à plusieurs centaines dans des villages perchés sur les collines et pratiquaient l'horticulture ; le reste de l'année, ils s'éparpillaient en petits clans vivant de la cueillette. Pour les chefs, les « aventures nomades » de la saison sèche étaient l'occasion de se faire une réputation par des actions héroïques (ou au contraire de la ruiner). Au cours de cette phase, ils donnaient des ordres et

géraient les crises, faisant preuve d'un autoritarisme qui aurait été jugé inacceptable en toutes autres circonstances. la saison humide venue – et avec elle le confort et l'abondance -, la renommée qu'ils s'était bâtie attirait un cortège de fidèles qui s'installaient à leurs côtés dans les villages. Là, c'est par leur seule force de persuasion et en prêchant l'exemple qu'ils dirigeaient la construction des huttes et l'entretien des plantations. Ils s'occupaient aussi des malades et des nécessiteux et arbitraient les conflits, mais sans rien ordonner à qui que ce soit.

Si les chefs Nambikwaras nous apparaissent comme des figures politiques étrangement familières, c'est justement à cause de l'élégance paisible avec laquelle ils passaient d'un ordre social à l'autre, parvenant à concilier ambition personnelle et intérêt commun. (...) Et cette souplesse, cette faculté d'adaptation, leur permettait de poser un regard distancié sur chacun des deux systèmes.

Les Nambikwaras, les Winnebagos ou les Nuers du 20^e siècle ne peuvent nous ouvrir une fenêtre directe sur le passé ; en revanche, ils peuvent nous suggérer des pistes que nous n'aurions peut-être pas songé à explorer. L'examen de leurs systèmes sociaux soulève deux questions évidentes. 1) Y a-t-il des raisons de penser que les structures sociales des premières sociétés humaines variaient selon les saisons ? 2) En plus d'être bien traités et respectés, les individus très atypiques jouaient-ils aussi un rôle politique important au Paléolithique ? dans les deux cas, la réponse est « oui ». Et les preuves sont irréfutables.

A en croire les archives ethnographiques, les êtres anormaux, humains ou non, sont souvent à la fois glorifiés et craints, deux attitudes qui peuvent aussi bien s'exclure que coexister, du vivant de l'individu comme après sa mort. (...) Les individus inhumés étaient des êtres extraordinaires, « extrêmes ». Le traitement exceptionnel réservé à leur corps – non seulement l'étalage de richesses, mais le simple fait qu'ils soient décorés, exhibés et enterrés – visait à les distinguer dans la mort. Inhabituelles à presque tous les titres, ces sépultures fastueuses ne sauraient être vues comme un reflet des structures sociales des vivants. En revanche, elles ont un lien évident avec les traces attestant, à la même époque, la pratique de la musique, de la sculpture, de la peinture et d'une architecture élaborée.

C'est là que la saisonnalité entre en scène. Presque tous les sites de la période glaciaire qui renferment des sépultures hors du commun et des monuments architecturaux sont dus à des peuples dont le mode de vie évoque celui des Nambikwaras étudiés par Lévi-Strauss. Pendant une partie de l'année, ils s'éparpillaient en bandes pour pratiquer la cueillette. Le reste du temps, ils vivaient rassemblés au sein d'implantations plus denses, mais pas pour cultiver la terre : pour chasser.

Ces oscillations saisonnières se sont maintenues longtemps après l'invention de l'agriculture et pourraient bien être une clé pour comprendre, par exemple, les célèbres monuments néolithiques de Salisbury Plain, dans le sud de l'Angleterre (notamment, mais pas seulement, parce que ces mégalithes dressés semblent avoir servi de calendriers géants, entre autres fonctions). Stonehenge, qui encadre à la perfection le soleil levant au solstice d'été et le soleil couchant au solstice d'hiver, est le plus connu d'entre eux. (...) Des fouilles méthodiques ont montré que beaucoup de ces monuments, aujourd'hui interprétés comme les hommages d'une aristocratie néolithique à ses ancêtres (ce qui est plausible), étaient

détruits quelques générations seulement après leur construction. (...) S'il y avait des rois et des reines à Stonehenge, de quelle sorte d'aristocrates s'agissait-il ? N'oublions pas que leurs cours et leurs royaumes n'existaient que quelques mois par an, après quoi ces nobles se fondaient dans les petites communautés qui partaient vivre de la récolte de noisettes et de l'élevage.

Claude Lévi-Strauss établissait un lien évident entre les variations saisonnières des structures sociales et une certaine forme de liberté politique. Dans la mesure où une organisation particulière s'appliquait à la saison humide et une autre à la saison sèche, les chefs nambikwaras pouvaient contempler leur société avec quelque recul. Ils n'y voyaient pas un « donné », une manifestation de l'ordre naturel des choses, mais une situation sur laquelle ils pouvaient agir, au moins en partie.

Le texte majeur en la matière est un article écrit en 1903 par Marcel Mauss et Henri Beuchat : « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos » (ainsi que l'on appelait à l'époque les Inuits). Les auteurs commencent par faire observer que, comme de nombreuses autres sociétés, les Inuits du cercle polaire, « ayant deux structures sociales, une d'été et une d'hiver, ont parallèlement deux droits et deux religions ». En été, ils se dispersent par groupes de 20 à 30 individus placés sous l'autorité d'un aîné – toujours un homme. Pêche en eau douce et chasse au caribou et au renne sont au programme. Pendant cette période, chacun protège jalousement ses possessions, et les chefs de famille exercent un pouvoir coercitif quasi tyrannique – bien plus que les chefs nambikwaras en saison sèche. En revanche, pendant les longs mois d'hiver, quand phoques et morses affluent en masse sur les rives des régions arctiques, on assiste à un retournement spectaculaire : les Inuits se regroupent dans des habitations serrées les unes contre les autres et construisent de grandes maisons communes à base de bois, de côtes de baleine et de pierres – les *kashims*. Dans ces lieux de rassemblement, l'intérêt collectif et les valeurs d'égalité et d'altruisme l'emportent. Non seulement les richesses sont partagées, mais hommes et femmes s'accouplent sans se préoccuper des unions « légitimes », le tout sous les auspices de Sedna, déesse de la mer.

D'autres populations circumpolaires géographiquement très proches, donc confrontées à un milieu quasi identique, s'organisaient tout autrement. Si les Inuits vivaient ainsi, c'était dans une large mesure parce qu'ils pensaient que c'était ainsi qu'il fallait vivre, concluait Mauss.

Pendant que Marcel Mauss écumait les librairies de France à la recherche de la moindre ligne publiée sur les Inuits, l'ethnologue allemand Franz Boas étudiait les Kwakiutls, un peuple indigène de chasseurs-cueilleurs installé sur la côte nord-ouest du Canada. Là-bas, c'était en hiver, et non en été, que se cristallisaient les formes de société les plus hiérarchisées. Et, comme le découvrit Boas, elles prenaient des allures proprement spectaculaires. Le littoral de la Colombie-Britannique se hérissait de palais de planches où des nobles héréditaires, régnant sur des compatriotes répartis entre roturiers et esclaves, menaient grand train et organisaient d'immenses banquets connus sous le nom de *poltatches*. Toutefois, sitôt ouverte la saison estivale de pêche, ces cours aristocratiques se désagrégeaient. On en revenait alors à de petites formations claniques, toujours hiérarchisées, mais d'une façon complètement différente et beaucoup moins formelle. En

fait, avec le changement de saison, on changeait aussi de nom, au point de devenir littéralement une autre personne.

Dès lors que vous prenez pour point de départ des groupes qui ont pour habitude de passer lestement d'un modèle à l'autre, vous ne pouvez plus affirmer sans ciller que l'évolution conduit des clans aux tribus, des tribus aux chefferies, puis des chefferies à l'Etat. De la même façon, la réalité du dualisme saisonnier anéantit les efforts plus récents pour classer les chasseurs-cueilleurs selon leur niveau de « complexité ». Que faire quand des populations présentent de nombreux typiquement considérés comme « complexes » - la territorialité, les hiérarchies sociales, l'opulence matérielle, l'apparente compétitivité -, mais seulement à certaines périodes de l'année, tandis qu'elles les évacuent totalement à d'autres ?

Pierre Clastres avait raison : ceux qui vivent dans des sociétés sans Etat ne sont pas moins politiquement conscients que nous ; ils le sont beaucoup plus. Clastres est un autre produit des années 1960. Etudiant de Lévi-Strauss, il épousa sans partage sa vision des chefs amazoniens comme des acteurs politiques matures. Toutefois, il poussa l'argument beaucoup plus loin, car il était anarchiste dans l'âme (ce qui lui valut d'être exclu du groupe de recherche de Lévi-Strauss pour un prétexte futile – avoir utilisé du papier à en-tête officiel sans permission). A ses yeux, les chefs amazoniens n'étaient pas seulement de fins politiciens ; ils étaient en outre forcés de naviguer dans un environnement social qui paraissait conçu pour les empêcher d'exercer quelque pouvoir politique que ce soit dans les faits. En hiver, ils dirigeaient de minuscules groupes insignifiants ; en été, ils ne dirigeaient rien du tout.

Leur demeure ressemblait probablement à un bureau des services sociaux comme on en trouve dans nos Etats-providence modernes. Très concrètement, cela signifie qu'ils étaient les plus pauvres du village, puisque, en tant que chefs, ils devaient faire don de tout ce qu'ils possédaient. Il leur fallait aussi montrer l'exemple en travaillant plus dur que tout le monde. Certes, ils jouissaient parfois de privilèges spéciaux, mais ceux-ci étaient à double tranchant. C'était le cas par exemple pour les chefs tupis ou nambikwaras, seuls hommes de leur communauté à posséder plusieurs épouses. Celles-ci leur permettaient notamment d'organiser des banquets collectifs, mais si l'une d'elles décidait de prendre des amants – ce qui semblait assez courant -, le chef ne pouvait pas y faire grand-chose. Il devait essayer de rester dans les bonnes grâces de tous s'il voulait garder son poste.

Selon Clastres, la raison pour laquelle la position de chef était si peu enviable tenait au fait que presque tous les autres membres de la société étaient, comme lui, des acteurs politiques mûrs et intelligents, non pas prisonniers d'une innocence rousseauiste qui leur aurait interdit de concevoir des modes d'organisation plus complexes, mais au contraire bien plus doués que nous ne le sommes pour imaginer des alternatives. C'est pourquoi ils édifiaient des « sociétés contre l'Etat », cherchant délibérément à entraver l'émergence des formes de pouvoir arbitraire et de domination que nous associons aux « systèmes politiques évolués ».

Le plus surprenant était que Clastres, dans l'article de 1962 où il développa pour la première fois l'idée de l'impuissance du chef indien, admettait très candidement avoir

presque tout pompé sur Lowie. Quatorze ans plus tôt, ce dernier avait expliqué que la plupart des sociétés amérindiennes, de Montréal à la terre de Feu, étaient en fait anarchistes. Clastres reprenait point par point son argument central – « le chef indien classique n'est pas un législateur, ni un directeur, ni un juge, mais un pacificateur, un bienfaiteur des pauvres et un pédant à la Polonius » -, c'est-à-dire qu'il décrivait le rôle du chef comme consistant essentiellement à 1) arbitrer les conflits, 2) subvenir aux besoins des nécessiteux, 3) divertir les foules par de beaux discours. Il reprenait également la conclusion de Lowie : dans la mesure où tout était fait pour que la fonction de chef ne puisse jamais devenir un instrument de coercition, aucune autorité de type étatique ne pouvait apparaître ailleurs que chez les devins, les religieux et autres prophètes.

Dans son article de 1948, cependant, Lowie avait ajouté une section sur les « racines évolutionnistes » de l'autorité verticale, y décrivant en détail les forces de « police » et les « soldats » intermittents propres aux sociétés des Grandes Plaines. Clastres l'avait complètement ignorée. Pourquoi ? La réponse la plus simple est probablement la bonne : la saisonnalité, c'est compliqué. (...) Jugez plutôt. (...) Dans le centre du Brésil (...) les Kwakiutls, eux, avaient des hiérarchies toute l'année, mais elles prenaient des formes très différentes selon les périodes. Alors que les protagonistes de la cérémonie d'hiver (qui exécutaient la « danse de l'ours » et la « danse de l'idiot ») se voyaient accorder de réels pouvoirs de police, ceux-ci n'excédaient pas la durée de la cérémonie elle-même. A d'autres époques, on rencontrait des aristocrates à la tête d'immenses richesses, mais impuissants à ordonner quoi que ce soit à leurs disciples. Et que dire encore des nombreux peuples cueilleurs d'Afrique centrale qui, égaux tout au long de l'année, semblent pourtant osciller d'un mois à l'autre entre une organisation rituelle dominée par les hommes et une autre dominée par les femmes ?

En un mot, il n'existe pas de schéma unique. Le seul phénomène commun à toutes ces configurations, c'est la transformation même et la conscience qu'elle fait naître des diverses sociétés possibles. Voilà qui nous confirme que chercher les « origines de l'inégalité » est une fausse piste.

C'est une dichotomie qui s'observe presque partout lors d'occasions festives. Pour prendre un exemple connu, les fêtes des saints dans l'Europe du Moyen Âge faisaient alter, d'une part, de grands spectacles solennels où s'étalaient les hiérarchies ultra-complexes de la société féodale (elles apparaissent encore lors des cérémonies de remise des diplômes dans les universités américaines, pour lesquelles on revêt d'ailleurs temporairement un costume médiéval), et, d'autre part, des carnivals déjantés où l'on jouait à « mettre le monde sens dessus dessous ». Durant le carnaval, tout était possible : les femmes pouvaient commander les hommes, les enfants pouvaient diriger le gouvernement, les domestiques pouvaient faire trimer leurs maîtres, (...) des « rois » pouvaient être couronnés, puis détrônés ».

Les paysans du Moyen Âge avaient souvent infiniment moins de mal à imaginer une société d'égaux que leurs contemporains lettrés. Nous commençons à comprendre pourquoi. Les festivals saisonniers n'étaient peut-être que de pâles copies de l'ancienne saisonnalité, mais, au cours des derniers millénaires en tout cas, ils semblent avoir eu la même fonction d'aiguillon de la conscience politique et de laboratoire des possibilités

sociales. Il se pourrait bien que, avant de se transformer en vrais souverains, les premiers rois aient été des « rois de carnaval ».

S'il est une énigme à percer, c'est celle-ci : pourquoi Homo sapiens, qui passe pour le plus sage des grands singes, a-t-il laissé s'installer des systèmes inégalitaires rigides et permanents après avoir monté et démonté des structures hiérarchiques pendant des millénaires ?

Chapitre 4

LIBERTE INDIVIDUELLE, ORIGINE DES CULTURES ET NAISSANCE DE LA PROPRIETE PRIVEE (pas forcément dans cet ordre)

De nombreux indices témoignent qu'hommes et femmes pouvaient voyager sur de très longues distances à divers moments de leur vie. Contre toute attente, c'est une dimension qui se retrouve dans de populations de cueilleurs actuels. (...) Le fonctionnement de ces organisations sociales « longue distance » étant déjà difficile à reconstituer quelques siècles en arrière, avant leur destruction par les colonisateurs européens, on ne peut guère que spéculer sur la forme qu'elles prenaient il y a quarante mille ans. Mais leur existence est attestée par les recherches archéologiques, qui révèlent une uniformité matérielle frappante entre des zones très éloignées les unes des autres. Cette « société », si tant est que l'on puisse saisir ce que le terme signifiait alors, couvrait des continents entiers.

Mis (...) plus l'histoire avance, moins on voit d'êtres humains entreprendre de grands voyages ou partir vivre très loin de chez eux. Observé sur le temps long, le rayon de déploiement des relations sociales se rétrécit bien plus qu'il ne s'étend. Au cosmopolitisme du Paléolithique supérieur a succédé, douze mille ans avant notre ère, une phase compliquée longue de plusieurs milliers d'années. C'est de là que datent les tout premiers indices (au-delà du seul outillage lithique) dessinant les contours de « cultures » séparées. Une fois cette période refermée, certains chasseurs-cueilleurs ont continué de pister les hardes de mammifères ; d'autres se sont installés sur les côtes et sont devenus pêcheurs ; d'autres encore sont partis dans les forêts récolter les glands. Les innovations technologiques de ces populations post-glaciaires (que les préhistoriens qualifient de « mésolithiques ») se retrouvent à travers de vastes portions de l'Afrique et de l'Asie orientale.

Les « aires culturelles » du Mésolithique restaient immenses, et même les versions néolithiques plus restreintes que l'on vit bientôt émerger en parallèle, associées aux premières populations d'agriculteurs, recouvraient encore, pour la plupart, des territoires bien plus vastes que nos Etats-nations modernes. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'apparaissent des situations de micro-différenciation comme celles décrites par les anthropologues de l'Amazonie ou de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, par exemple des vallées où peuvent coexister une demi-douzaine de langues et des systèmes économiques et de croyances totalement distincts. Bien sûr, la tendance inverse existe aussi – songeons à la diffusion des langues impériales que sont l'anglais ou le chinois des Hans. Mais dans sa direction générale, en tout cas jusqu'à une époque assez récente, l'histoire est plutôt allée à rebours de la mondialisation.

Avec l'émergence d'univers culturels régionaux au Mésolithique, la probabilité qu'une société relativement repliée sur elle-même renonce au modèle de dispersion saisonnière et s'installe dans une configuration hiérarchique et verticale permanente – ou s'y retrouve *bloquée*, pour utiliser notre propre terme – s'est renforcée. Mais cela ne nous aide pas à comprendre pourquoi telle société particulière s'enferme dans tel mode d'organisation sociale.

C'est vrai, la culture des céréales et le stockage du grain ont permis la fondation de régimes bureaucratiques comme l'Égypte antique, l'Empire maurya ou encore la dynastie han en Chine. Mais dire que ces deux facteurs sont *responsables* de la création de l'État moderne, c'est un peu comme de dire que l'invention de la bombe atomique est due au développement du calcul intégral dans la Perse médiévale. (...) Six mille ans environ séparent l'apparition des premiers cultivateurs au Moyen-Orient de l'émergence des premiers États, comme on a coutume de les appeler. Mieux encore : dans de nombreuses régions du monde, la pratique de l'agriculture n'a engendré aucune institution qui ressemble de près ou de loin à un État.

Pour des raisons qui devraient maintenant sembler évidentes, rares sont les anthropologues qui se satisfont de l'expression « sociétés égalitaires ». Celle-ci survit pourtant, en l'absence d'autre terminologie. L'Anthropologue féministe Eleanor Leacock est sans doute l'auteure qui a proposé l'alternative la plus convaincante à ce jour. Selon elle, c'est moins l'égalité en soi qui compte pour la majorité des membres des « sociétés égalitaires » que ce qu'elle nomme l'« autonomie ». Chez les Montagnais-Naskapis, par exemple, les femmes ne se soucient pas tant d'avoir un statut égal à celui des hommes que de pouvoir, individuellement et collectivement, mener leur vie comme elles l'entendent et prendre leurs décisions sans interférence masculine. Autrement dit, la valeur qu'elles souhaitent voir équitablement répartie n'est autre que la « liberté », comme nous dirions. C'est pourquoi il vaudrait mieux peut-être parler de « sociétés libres », voire de « peuples libres » « qui se croient tous aussi grands seigneurs les uns que les autres, et qui ne dépendent de leurs chefs qu'autant qu'il leur plaît », comme l'écrivait le père Lallemand à propos des Wendats, voisins des Montagnais-Naskapis.

La plupart de nos contemporains sont convaincus de vivre dans des sociétés libres (ils considèrent même souvent que la liberté, au moins politique, en est la valeur cardinale), mais, dans les faits, les libertés constituant le socle moral d'une nation comme les États-Unis, par exemple, sont très largement *de pure forme*. (...) On pourrait presque dire que, si les Wendats avaient de faux chefs, mais de vraies libertés, beaucoup d'entre nous doivent aujourd'hui se contenter de vrais chefs et de fausses libertés. Pour l'exprimer de façon plus théorique, les Hadzas, les Wendats et d'autres peuples « égalitaires » comme les Nuers semblaient accorder bien plus d'importance aux libertés *réelles* qu'aux libertés *de pure forme*.

Le *droit* de voyager les intéressait moins que la *possibilité concrète* de le faire (c'est pourquoi la question se posait généralement en termes de devoir d'hospitalité à l'égard des étrangers). L'entraide, que les observateurs européens d'alors appelaient souvent « communisme », passait pour la condition *sine qua non* de l'autonomie individuelle. (...)

Quitter les siens avec la certitude de trouver ailleurs un bon accueil, changer de structure sociale au gré des saisons, désobéir aux autorités sans que cela prêle à conséquence : autant de libertés qui nous paraissent à peine concevables aujourd'hui, mais qui constituaient de simples données pour nos lointains ancêtres. Les humains n'ont peut-être jamais connu d'innocence primordiale, mais ils semblent bien avoir été d'emblée résolument hostiles à l'idée de se laisser dicter leur conduite. Si c'est le cas, cela nous permet d'affiner notre question initiale. En effet, le moment crucial à identifier ne serait plus celui de l'apparition des leaders, ni même des rois ou reines, mais celui à partir duquel nous avons été sommés de les prendre au sérieux.

La parution de l'article de Marshall Sahlins « The Original Affluent Society » (La première société d'abondance), en 1968, a constitué un évènement (...) mémorable, justifiant que nous nous arrêtions un instant sur ses retombées et ses limites. En renversant la vieille croyance victorienne encore largement répandue dans les années 1960, cet essai – probablement l'étude anthropologique la plus influente jamais écrite – a instantanément créé la polémique d'un bout à l'autre du spectre social, des militants socialistes aux communautés hippies. (...) Mais Sahlins l'écrivit à une époque où les connaissances archéologiques sur les populations préagricoles étaient encore relativement rudimentaires. Après avoir examiné sa démonstration, nous tenterons donc de la confronter aux éléments mis au jour par les recherches les plus récentes.

En 1968, Sahlins fut invité à passer un an dans le laboratoire de Claude Lévi-Strauss à Paris. Là-bas, comme il le raconta plus tard, Pierre Clastres (futur auteur de *La Société contre l'Etat*) et lui déjeunaient chaque jour ensemble à la cafétéria, s'écharpant sur les dernières données scientifiques et la question de savoir si la société était mûre pour la révolution. Dans les universités françaises, c'était une époque exaltante de mobilisation et de combats de rue qui déboucha sur l'insurrection estudiantine et ouvrière de Mai 68 (à laquelle Sahlins et Clastres participèrent avec enthousiasme, tandis que Lévi-Strauss conserva une neutralité hautaine).

Non, les évolutions technologiques n'ont pas libéré l'être humain du besoin matériel. Non, nous ne travaillons pas moins qu'avant. Au contraire, soutenait Sahlins, toutes données disponibles indiquent que le nombre global d'heures passées à travailler a eu tendance à augmenter à travers l'histoire. Et il avançait une hypothèse encore plus provocatrice : nos ancêtres n'étaient pas nécessairement plus pauvres que nous, consommateurs modernes. On pouvait même dire que les premières phases de notre existence terrestre avaient été marquées par une remarquable abondance matérielle.

L'« abondance » n'est pas une mesure absolue. Elle décrit simplement la situation dans laquelle l'individu a aisément accès à tout ce dont il pense avoir besoin pour mener une existence heureuse et confortable. A cette aune, expliquait Sahlins, la plupart des cueilleurs que nous connaissons sont riches, car leurs besoins sont faciles à satisfaire. La preuve : beaucoup d'entre eux, comme bien des cultivateurs, ne semblent consacrer que deux à quatre heures par jour à ce que l'on interpréterait comme du « travail ». Avant de poursuivre l'analyse, précisons que ce tableau général paraît exact. Nous l'avons déjà noté : n'importe quel serf médiéval, tout opprimé qu'il fût, travaillait moins d'heures qu'un employé de bureau ou un ouvrier d'usine modernes. Et il y a fort à parier que, en moyenne,

les cueilleurs de noisettes et les éleveurs qui ont charrié les énormes blocs de Stonehenge en faisaient encore moins.

Le mouvement de réduction du temps de travail est d'apparition très récente, même dans les pays les plus riches. Il ne s'agit pas de prétendre que nous travaillons autant que les dockers de l'Angleterre victorienne, mais de souligner que la baisse générale du nombre d'heures travaillées n'est probablement pas aussi spectaculaire que nous le pensons souvent. En outre, pour une grande partie de la population mondiale, les choses ont tendance à empirer plutôt qu'à s'améliorer.

L'article de Sahlins (...) souffre d'un défaut évident, tenant à son fragile postulat de départ selon lequel la majorité des hommes préhistoriques vivaient effectivement à la manière des cueilleurs africains. (...) Il reconnaissait qu'il pouvait exister plusieurs manières d'être riche, de même qu'il pouvait exister plusieurs manières d'être libre. (...) Les pêcheurs-cueilleurs de la côte nord-ouest du Canada, eux, avaient des sociétés extrêmement hiérarchisées dans lesquelles ceux du bas de l'échelle (le « petit peuple) et les esclaves) trimaient comme des bêtes. Les Kwakiutls de l'île de Vancouver n'étaient pas seulement bien logés et bien nourris, mais aussi luxueusement équipés.

Alors, qui se rapproche le plus de nos conditions de vie originelles : les placides Hadzas ou les industriels cueilleurs du Nord-Ouest californien ? A ce stade, le lecteur aura sans doute compris que c'est l'exemple même de la question absurde. Il n'existe pas de conditions « originelles ». Bien avant de songer à tâter de l'agriculture, les êtres humains ont eu des milliers et des milliers d'années pour expérimenter différents modes de vie. (...) Il nous paraît beaucoup plus instructif d'envisager l'évolution humaine au prisme de notre question initiale : comment avons-nous pu renoncer à une si grande part de souplesse et de la liberté qui semblaient caractériser nos premières sociétés pour finir englués dans des relations de domination et de subordination permanentes ?

Pour le comprendre, nous allons suivre nos ancêtres cueilleurs tandis qu'ils font leur entrée dans l'Holocène, une période marquée par un réchauffement climatique global.

Il existe aujourd'hui en Louisiane un endroit connu sous le nom peu engageant de Poverty Point. On peut y voir les vestiges de tertres monumentaux érigés par des populations amérindiennes vers 1600 avant notre ère. (...) Vus du ciel, les vestiges dressés de Poverty Point semblent dessiner une sorte d'amphithéâtre colossal à demi-enfoncé dans le sol. A l'évidence, il s'agissait d'un lieu de rassemblement et de pouvoir qui n'avait rien à envier à ses équivalents des grandes civilisations agrariennes. (...) Le peuple de Poverty Point ne pratiquait l'agriculture. Il était composé de chasseurs-cueilleurs qui profitaient de la surabondance des ressources naturelles offertes par le bassin inférieur du Mississippi : poissons, cerfs, fruits à coque, gibier d'eau...

A en juger par les dimensions des tertres, les foules qui se pressaient là à certaines périodes de l'année se comptaient en milliers, ce qui dépasse les effectifs de n'importe quel peuple de chasseurs-cueilleurs connu. (...) Bien que les détails nous demeurent inconnus, on peut raisonnablement supposer que les cueilleurs de ce temps-là s'échangeaient des informations complexes d'un bout à l'autre de la région d'une manière extrêmement

encadrée. L'examen minutieux des tertres nous en fournit des preuves matérielles. En effet, d'autres sites plus petits de la même époque, disséminés sur l'immense vallée du Mississippi et bien au-delà, présentent des tumuli et des crêtes dont les diverses configurations suivent des principes géométriques étonnamment uniformes. Visiblement, ils reproduisaient des unités de mesure et des proportions standard partagées par ces populations à travers une vaste portion du territoire américain. Le système de calcul sous-jacent semblait s'appuyer sur les propriétés de transformation des triangles équilatéraux, d'abord comprises à l'aide de cordons et de ficelles, puis extrapolées à l'arrangement de ces tertres monumentaux.(...) Cela signifie que ces échanges pouvaient tout aussi bien porter sur d'autres types de connaissances : cosmologie, géologie, philosophie, médecine, éthique, faune, flore, concept de propriété, organisation sociale, esthétique...

La seule chose dont nous soyons certains, c'est que les gens qui affluaient à Poverty Point n'ont pas eu besoin d'une base agricole pour créer une sorte de petite ville abritant, du moins à certaines périodes de l'année, une activité intellectuelle bouillonnante et influente.

Poverty Point a été rangé par les archéologues dans une phase de l'histoire précolombienne baptisée « ère archaïque ». Cette période couvre un laps de temps immensément long, puisqu'elle s'étend approximativement de -8000 (date de la submersion du pont terrestre de Béring, qui reliait l'Eurasie au continent américain) à -1000 (date de l'adoption de la culture du maïs et du début de sa diffusion dans certaines régions d'Amérique du Nord). Un seul mot, « archaïque », pour décrire sept millénaires d'histoire indigène. Les archéologues à l'origine de cette appellation, qui n'est ni plus ni moins qu'un affront chronologique, auraient aussi bien pu déclarer : « C'est juste le moment avant qu'il ne commence à se passer des trucs intéressants. » On comprend mieux leur embarras face aux preuves qui ne cessent de surgir qu'il s'est au contraire passé toutes sortes de choses importantes pendant ces sept mille ans, et pas seulement au bord du Mississippi.

Le littoral atlantique et le pourtour du golfe du Mexique recèlent d'énigmatiques structures, tout aussi impressionnantes que celles de Poverty Point, mais encore moins bien connues. (...) Au Japon et dans les îles environnantes, une appellation culturelle monolithique recouvre plus de dix millénaires d'histoire, entre quatorze mille et trois cents ans avant notre ère environ. Il s'agit de la période Jomon, qui précède l'arrivée de la riziculture irriguée en provenance de la péninsule coréenne. (...) La singularité nue du terme « Jomon » produit une triste impression d'immobilisme, comme si rien ne s'était vraiment passé pendant cette période. (...) Car il s'est produit une foule de choses dans l'archipel japonais pendant la période Jomon : des cycles centenaires d'agrégation de populations ont alterné avec de cycles de dispersion ; des monuments en bois et en pierre ont surgi, avant d'être démolis ou abandonnés ; des traditions rituelles complexes se sont épanouies, puis dissipées, leurs traces restant visibles à travers le faste de certaines sépultures ; de remarquables formes d'artisanat (poterie, bois, laque) ont vu le jour, puis se sont éteintes. (...) D'immenses villages abritant des entrepôts imposants et ce qui s'apparente à des centres rituels se sont constitués, tels ceux mis au jour à Sannai Maruyama.

Qu'avons-nous découvert jusqu'à présent ? Tout d'abord, que nous pouvons définitivement enterrer la vision dominante. Il est faux de prétendre que les premiers hommes ont vécu à la manière des Bushmen du Kalahari jusqu'à ce que l'agriculture déboule

tel un chien dans un jeu de quilles. (...) En revanche, de nombreux éléments concrets suggèrent que Poverty Point, Sannai Maruyama, l'église de géant de Kastelli, en Finlande, ou même les tombeaux du Paléolithique supérieur où reposaient des sommités étaient autant de lieux sacrés à un degré ou à un autre. (...) Ce constat peut nous en apprendre beaucoup plus long qu'on ne le croit sur les « origines » de la propriété privée.

Dans la définition classique que donne Emile Durkheim du sacré (...), le mot désigne ce qui est « mis à part », séparé du monde et placé sur un piédestal – au sens propre ou figuré – en raison de son lien imperceptible avec quelque force ou créature supérieure. Pour Durkheim, le mot polynésien *tabu*, signifiant « ce qui ne doit pas être touché », représente ainsi la plus claire expression du sacré. Ne retrouve-t-on pas dans la propriété que nous qualifions d'« absolue » ou de « privée » une logique sous-jacente et des conséquences quasiment identiques ?

Pendant une partie de chasse, les armes, les outils et même les territoires étaient souvent partagés de bon cœur ; en revanche, les pouvoirs ésotériques qui portaient chance ou assuraient la reproduction du gibier étaient détenus individuellement et jalousement gardés. (...) Chez les Indiens des Plaines, les « paquets sacrés » étaient normalement composés non seulement d'objets physiques, mais aussi des danses, rituels et chants qui s'y rattachaient. Ces paquets étaient souvent les seules choses qui s'apparentaient à une propriété privée, c'est-à-dire qui pouvaient être détenues en exclusivité par certains individus et être héritées, achetées ou vendues. Dans de nombreuses sociétés, on estime que les véritables « propriétaires » des terres et d'autres ressources naturelles sont les dieux et les esprits. Les mortels ne sont que des squatteurs, des braconniers ou, au mieux, des gardiens.

Et cette notion de propriété comporte toujours une double dimension de domination et de soin. Ne pas avoir de propriétaire, c'est être nu, sans protection. Dans les systèmes totémiques étudiés par les anthropologues en Australie ou en Amérique du Nord, ce devoir de soin est poussé à l'extrême. Chaque groupe « possède » une espèce animale donnée : on parle ainsi du clan des Ours, du clan des Elans, du clan des Aigles, etc. Concrètement, cela signifie que les membres du groupe ont interdiction de chasser, tuer, blesser ou consommer des spécimens de cette espèce. Mieux : ils ont obligation de se plier à des rituels visant à favoriser son épanouissement.

Il n'est que dans ces contextes cérémoniels que des formes de propriété exclusive (sacrée) se développent, que des hiérarchies verticales strictes et que les ordres sont scrupuleusement exécutés. (...) Il nous est impossible de déterminer avec précision les formes de propriété qui avaient cours à Göbekli Tepe, Poverty Point, Sannai Maruyama ou Stonehenge. De la même façon, nous ignorons si les superbes tenues dans lesquelles étaient enterrés les « princes » du Paléolithique supérieur leur appartenaient en propre. Mais tout ce qui précède nous autorise au moins à suggérer une chose : c'est lors de ces mises en scène rituelles arrangées avec grand soin, voire une exactitude géométrique, que des revendications de propriété exclusive (couplées à une exigence d'obéissance inconditionnelle) étaient le plus susceptibles d'être formulées dans des peuples par ailleurs foncièrement libres. Si la notion de propriété privée a une « origine », celle-ci est aussi ancienne que l'idée du sacré, laquelle est probablement née en même temps que

l'humanité. L'essentiel n'est finalement pas tant de savoir à quel moment cette notion est apparue que de comprendre comment elle en est venue à structurer tant d'autres aspects de l'existence humaine.

Chapitre 5

« IL Y A DE CELA BIEN DES SAISONS... »

Pourquoi les cueilleurs du Canada avaient des esclaves, et pas leurs voisins de Californie (ou le problème avec les « modes de production »)

Si vous aviez pu survoler la planète juste avant les premiers frémissements de l'agriculture, ce ne sont pas des groupes errants de chasseurs-cueilleurs que vous auriez aperçu. En maints endroits, vous auriez repéré de centres de peuplement sédentarisés (villages ou même villes, dont certaines déjà anciennes), des sanctuaires monumentaux, des amas de richesses – autant de réalisations attribuables en grande part à des experts en rituels, des artisans spécialisés et des architectes hors pair. (...) La majorité des chercheurs ont tendance à oublier ce monde préagricole, soit qu'ils l'ignorent purement et simplement, soit qu'ils y voient une sorte d'étrange anomalie, comme si la civilisation avait fait un faux départ. Qu'importe si les chasseurs du Paléolithique et les pêcheurs du Mésolithique enterraient leurs morts avec un faste digne des plus grands seigneurs : on continue de rechercher les « origines » de la stratification sociale à des époques bien plus récentes.

Après la fin de la dernière glaciation, rappelons-le, le monde a eu tendance à se découper en « aires culturelles » - des populations géographiquement circonscrites ayant chacune son style vestimentaire, sa cuisine, son type d'architecture, probablement aussi son récit des origines de l'univers, ses règles relatives aux mariages consanguins, etc. Dès le Mésolithique, les êtres humains n'ont cessé de se subdiviser davantage, inventant continuellement de nouvelles manières de se distinguer de leurs congénères.

Marcel Mauss (...) traita des aires culturelles dans une série d'articles sur le nationalisme et la civilisation rédigés entre 1910 et 1930. Pour lui, la notion de « diffusion culturelle » n'avait pas de sens (...), parce qu'elle partait d'une prémisse inexacte : l'idée selon laquelle les personnes, les technologies et les concepts ne voyageaient que de manière exceptionnelle. Comme l'expliquait Mauss, c'était tout le contraire : nos ancêtres paraissent se déplacer énormément, beaucoup plus que nous aujourd'hui. Par conséquent, il était inimaginable que des populations puissent ignorer l'existence de techniques – la vannerie, les oreillers en plumes, la roue, etc... qui étaient en usage à un ou deux mois de voyage de chez elles. Et tout portait à croire que c'était aussi le cas de traits culturels immatériels comme le culte des ancêtres ou les rythmes de percussion syncopés.

Mauss en faisait probablement un peu trop, mais c'est cette tendance à l'exagération qui lui permit de reformuler tout le problème des aires culturelle en des termes fascinants. En effet, si l'on partait du principe que chacun savait plus ou moins ce que fabriquait le voisin et pouvait aisément avoir accès aux coutumes, aux arts et aux technologies étrangers, il ne fallait pas se demander pourquoi certains traits culturels se diffusaient, mais plutôt pourquoi les autres ne le faisaient pas. Pour Mauss, la réponse tenait précisément au fait que les cultures se définissent par opposition les unes aux autres, à travers le « refus de

l'emprunt ». Les Chinois mangent avec des baguettes et n'utilisent ni couteaux ni fourchettes ; les Thaïlandais utilisent des cuillères, mais pas de baguettes ; et ainsi de suite.

Dans son célèbre article de 1905, « L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme », (...) Weber posait une question très précise : pourquoi le capitalisme est né en Europe occidentale et pas ailleurs ? Dans la définition qu'il en donnait, le capitalisme lui-même était une sorte d'impératif moral. Les échanges commerciaux, les marchands fortunés et les individus que l'on pouvait à bon droit qualifier de « capitalistes » existaient d'un bout à l'autre de la planète, et plus que jamais en Chine, en Inde et dans le monde islamique. mais presque tous ceux qui amassaient d'énormes fortunes finissaient par « encaisser leurs gains ». Soit, sous la pression morale de leur communauté, ils finançaient des travaux publics ou religieux, ou encore des fêtes populaires bien arrosées, soit ils se faisaient construire de palais et profitaient de la vie (en général, les deux options étaient panachées).

Le système capitaliste, lui, suppose de perpétuellement réinvestir ses profits pour générer davantage de richesses, accroître la production, diversifier ses activités, etc. Or Weber disait : essayez donc de vous mettre à la place de la première personne qui décide de faire cela. En défiant toutes les attentes sociales de son groupe, elle ne peut que s'attirer le mépris de ses voisins – lesquels, en plus, ne tarderont pas à devenir ses employés. Il faut avoir l'étoffe d'un héros pour oser braver les codes de sa communauté avec une telle détermination. Voilà pourquoi le capitalisme n'a pu naître que dans un terreau nourri au calvinisme, cette version puritaine du christianisme : non seulement parce que les puritains jugeaient de toute façon immoral de dépenser leurs profits, mais surtout parce qu'ils pouvaient trouver au sein de leur congrégation le soutien moral dont ils avaient besoin pour faire face à l'hostilité de leurs voisins – lesquels étaient assurés d'aller tout droit en enfer.

L'être humain est ainsi fait qu'il requiert beaucoup de soins et de ressources, à tel point qu'on peut considérer qu'il constitue une charge nette jusqu'à l'âge de douze ou même quinze ans. (...) Vu sous cet angle, un pillier d'esclaves ne fait ni plus ni moins que voler à une autre société les années de soins qu'elle a investis dans un être humain pour le rendre apte au travail. (...) Dans le bassin du Rio Paraguay (...) des chasseurs-cueilleurs semi-nomades pillaient ou asservissaient des agriculteurs rassemblés en villages. (...) En faisant des esclaves et en prélevant un tribut, une partie de la société dominatrice s'épargnait certaines des corvées nécessaires à sa survie et pouvait entretenir des élites oisives. L'opération finançait également l'entraînement de castes spécialisées dans le combat guerrier, ce qui, en retour, étendait encore les extorsions et confiscations de biens. (...) Le point crucial ici est que ces rapports d'exploitation tendaient le plus souvent à se pérenniser et à prendre la forme de relations durables *entre les sociétés*.

Comme on le comprend (...) c'est dans cette direction qu'il nous faut regarder pour trouver les germes de la domination tyrannique au sein des sociétés humaines. Les simples actes de violence sont passagers ; les actes violents qui se muent en relations de soin ont tendance à se perpétuer. (...) Les Chetcos, autrefois dominants sur la côte sud de l'Oregon (...) se sont confiés à Chase sur leurs origines et l'arrivée de leurs ancêtres :

Les Chetcos racontent que leurs ancêtres, il y a bien des siècles de cela, sont arrivés à l'embouchure de la rivière après un long voyage en canoë depuis le nord. Ils y ont trouvé deux tribus déjà établies. L'une était de race guerrière, comme eux ; ils eurent tôt fait de la conquérir et de

l'exterminer. L'autre était composée d'individu de petite taille au tempérament extrêmement doux et à la peau blanche : les « Wogies » - du moins était-ce ainsi que les baptisèrent les nouveaux venus. Ils étaient très habiles dans la confection de paniers, de robes et de canoës, et maîtrisaient de nombreuses techniques de chasse et de pêche que leurs envahisseurs ne connaissaient pas. Ayant refusé de combattre, les Wogies furent réduits en esclavage. Ils se mirent à cuisiner, bâtir et fabriquer tout ce qui pouvait être utile aux guerriers, lesquels ne tardèrent pas à engraisser et ramollir. Une nuit, alors qu'un grand festin venait de se terminer, les Wogies plièrent bagage et s'enfuirent. On ne les revit jamais plus. Plus tard, quand les premiers hommes blancs firent leur apparition, les Chetcos crurent que les Wogies étaient de retour. Ils comprirent vite leur méprise, mais l'appellation survécut pour désigner les hommes blancs. Depuis, ces derniers sont connus sous le nom de « Wogies » dans toutes les tribus des côtes avoisinantes.

Les Yuroks entretenaient peut-être un nombre réduit d'esclaves – principalement des débiteurs ou des prisonniers dont la famille n'avait pas payé la rançon réclamée -, mais leurs récits expriment une très forte désapprobation à l'égard de cette pratique.

La stratégie des aborigènes de Californie était tout sauf optimale. Leur alimentation reposait essentiellement sur la collecte de glands et de pignons, (...) glands et pignons qui impliquaient une phase de préparation extrêmement laborieuse. Pour être comestibles, la plupart des variétés exigeaient un éreintant travail de lessivage, rinçage, séchage et broyage destiné à éliminer les toxines et à libérer les nutriments. (...) Tout cela dans une région où le poisson, ressource non seulement plus nourrissante, mais plus prédictible que les fruits à coque, était surabondant. (...) En termes de calcul coûts-bénéfices, c'était un comportement absurde, puisque le saumon, qui pouvait être pêché en énormes quantités à chaque saison de migration, fournissait aussi bien de l'huile et des graisses que des protéines. Les peuples de la côte nord-ouest, qui en avaient fait la base de leur régime alimentaire des centaines, voire des milliers d'années plus tôt, paraissaient éminemment plus sensés.

Le poisson est une ressource « à transformation immédiate » : l'essentiel du travail de préparation doit être effectué juste après la pêche. Par conséquent, en faire la base de son alimentation était judicieux sur le plan strictement nutritif, mais revenait aussi à s'attacher un fil à la patte. En stockant des excédents de nourriture transformée et emballée (le poisson, plus les graisses et les huiles qui en étaient extraites), on créait une tentation irrésistible pour les pillards. Les glands et fruits à coque ne présentaient pas ces risques, car il s'agit de ressources « à transformation différée ». (...) le plus gros du travail s'effectuait juste avant la consommation, lorsqu'on les rinçait et broyait pour confectionner des porridges, des gâteaux ou des biscuits. (Le poisson fumé, lui, pouvait être extrait de sa réserve et dégusté directement, sans même exiger de cuisson). Ainsi, comme personne n'avait vraiment intérêt à voler des stocks de glands crus, il n'y avait pas non plus d'incitation à se doter de structures défensives pour les protéger. On commence à voir se dessiner la logique.

D'un côté, des groupes guerriers qui se livraient volontiers à des razzias (or, entre piller de la nourriture et ajouter quelques prisonniers au chargement, il n'y a qu'un pas) ; de l'autre, des groupes profondément pacifiques. Si les populations de la côte nord-ouest étaient belliqueuses, c'était parce qu'elles ne pouvaient pas baser leur alimentation sur des denrées imprenables.

Assurément, c'est une théorie aussi brillante qu'élégante, et convaincante à sa manière. Le seul problème, c'est qu'elle ne semble pas correspondre à la réalité historique. Pour s'en tenir à l'objection la plus évidente, les raids qui avaient cours sur la côte nord-ouest ne visaient jamais principalement à voler du poisson ou d'autres denrées alimentaires. (...) Ces raids servaient plutôt à s'emparer de *personnes*. Mais pourquoi un tel appétit d'êtres humains dans cette zone qui comptait parmi les plus densément peuplées d'Amérique du Nord ?

En fait, ce n'est pas dans les conditions environnementales ou démographiques qu'il faut chercher les causes profondes de l'esclavage ; c'est dans les conceptions que les sociétés de la côte nord-ouest s'étaient forgées d'un ordre social acceptable. Et ces conceptions, comme partout ailleurs, étaient le résultat de rivalités politiques entre différentes franges de la population qui avaient chacune leur idée sur la question. La simple réalité n'était pas que les familles de la côte nord-ouest souffraient d'une pénurie de bras aptes au travail, mais qu'une bonne partie de ces bras appartenait à des nobles persuadés d'avoir légitimement le droit d'être dispensés des tâches ingrates. Autant ils allaient chasser l'orque ou le lamantin sans se faire prier, autant il leur paraissait impensable d'être aperçus en train d'élever un barrage ou d'évider du poisson. (...) Ce n'est donc pas l'environnement qui explique la prévalence de l'esclavage sur la côte nord-ouest. C'est le principe de liberté. Empêtrés dans leurs rivalités internes, les aristocrates n'avaient aucun moyen de forcer leurs sujets à trimer pour leur permettre de poursuivre leurs démonstrations de magnificence. Il leur fallait trouver des travailleurs dociles ailleurs.

De même qu'il est raisonnable d'imaginer que les chasseurs de mammoths du Pléistocène, en passant d'un arrangement social à l'autre au fil des saisons, ont dû développer un certain degré de conscience politique, c'est-à-dire apprendre à peser les mérites respectifs de chaque modèle, de même est-il logique de supposer que l'entrelacs de différences culturelles dans lequel les sociétés humaines se sont trouvées prises après la fin de la dernière glaciation a exigé lui aussi un minimum d'introspection politique. Notre intention, répétons-le, est simplement d'envisager les créateurs de toutes ces formes culturelles comme des adultes intelligents, capables de penser les sociétés qu'ils étaient en train de bâtir ou de rejeter ?

Ce livre traitant principalement de la liberté, il nous paraît de bon aloi de placer le curseur un peu plus à gauche qu'on ne le fait d'ordinaire, c'est-à-dire de considérer que, collectivement, les humains ont davantage voix au chapitre qu'on ne le pense généralement.

Une autre évidence se fait jour : la domination commence à la maison. Les arrangements qui sont contestés sur le plan politique n'ont pas tous nécessairement une dimension politique au départ. Si l'esclavage trouve son origine dans la guerre, il est d'abord et avant tout une institution domestique, où qu'on le rencontre. Les hiérarchies et la notion de propriété ont peut-être un fondement sacré, mais les formes d'exploitation les plus brutales s'enracinent dans les liens sociaux les plus intimes : elles représentent une perversion des relations d'éducation, d'amour et de soin. Inutile d'en chercher les germes dans les institutions gouvernementales. La côte nord-ouest n'avait aucune structure englobante rappelant de près ou de loin un régime politique. (...) En revanche, on y trouvait des ribambelles de grandes maisons en bois, sortes de cours miniatures centrées autour

d'une famille noble, avec sa suite de roturiers et d'esclaves attirés. Même le système de rangs renvoyait aux divisions internes du foyer. (...) La domination s'installe d'abord au niveau le plus intime, celui de la vie domestique, après quoi des politiques égalitaires volontaristes sont mises en place pour empêcher qu'un tel schéma relationnel ne déborde dans la sphère publique (qui est alors souvent envisagée comme exclusivement masculine).

Chapitre 6

LES JARDINS D'ADONIS

La révolution qui n'a jamais eu lieu :
comment les peuples du Néolithique ont esquivé l'agriculture

L'agriculture (...) a-t-elle été d'emblée une activité sérieuse visant à produire davantage de nourriture pour des populations en expansion ? La plupart des chercheurs en sont convaincus. Pourtant, il se peut qu'elle soit d'abord apparue sous la forme d'un processus plus ludique, voire subversif, ou comme un effet secondaire de décisions tout autres – par exemple, le désir de s'attarder dans des lieux où les vraies priorités étaient la chasse et les échanges commerciaux.

Çatal Höyük est située dans la plaine de Konya, en Anatolie centrale (Turquie). Son peuplement a commencé vers -7400 et s'est poursuivi pendant quelque mille cinq cents ans. (...) Le site est d'abord renommé en raison de ses surprenantes dimensions : avec ses 13 hectares et 5000 habitants, il avait plus des allures de ville que de village. Mais c'était une ville dépourvue de centre apparent, d'équipements collectifs et même de rues. Elle se composait uniquement d'habitations individuelles de surface et de plan identiques, collées les unes aux autres dans lesquelles on entrait par le toit, en utilisant une échelle.

Des crânes et des cornes de bœuf ou d'autres animaux surgissaient des parois, parfois même des meubles ou des accessoires. (...) La ville compte parmi les premières implantations de quelque importance dont les habitants pratiquaient l'agriculture et tiraient effectivement l'essentiel de leur nourriture de la domestication des céréales, des légumineuses, des moutons et des chèvres. Comment ne pas en conclure qu'ils devaient être les architectes même de la « révolution agricole », ainsi qu'on l'appelle depuis Gordon Childe ?

Dans les années 1990, de nouvelles fouilles mobilisant des techniques plus sophistiquées ont permis une avalanche de découvertes surprenantes qui nous obligent à réviser l'histoire de Çatal Höyük et, plus largement, celle des origines de l'agriculture. Et d'une, les crânes monumentaux n'appartenaient pas à des bœufs domestiques, mais à des bêtes féroces, les aurochs sauvages. Et de deux, les « sanctuaires » n'en étaient pas. Certes, ils contenaient des assemblages plus fournis qu'ailleurs d'objets rituels, mais on y pratiquait des activités on ne peut plus banales – cuisine, repas, travaux manuels. Et de trois, exit l'hypothèse d'une déesse mère. Les fouilles ont continué de livrer des statuettes représentant des femmes corpulentes, amis au lieu qu'elles soient installées sur des trônes ou dans des sanctuaires, on les retrouvait beaucoup plus souvent dans des fosses à détritiques avec la tête brisée. De toute évidence, elles n'avaient pas été traitées avec une vénération religieuse.

Dans le champ de la recherche contemporaine, croire en l'existence d'un matriarcat primitif est devenu un délit intellectuel presque aussi grave que de promouvoir le racisme scientifique. (...) C'est curieux. (...) Pourquoi cette question reste-t-elle entourée d'un tel tabou ? Une raison majeure tient au rejet violent dont a fait l'objet dans la dernière décennie du 20^è siècle l'héritage théorique d'une archéologue latino-américaine nommée Marija Gimbutas. Dans les années 1960 et 1970, Gimbutas était une sommité sur le sujet de la préhistoire tardive d'Europe de l'Est. (...) Comme on s'en rend compte en lisant ses ouvrages – par exemple *The Goddess and Gods of Old Europe* (Dieux et déesses de la vieille Europe), paru en 1982 -, Gimbutas tentait de faire quelque chose que seuls ses collègues masculins avaient eu le droit de faire jusqu'alors : écrire le grand récit des origines de la civilisation eurasiatique.

Gimbutas (...) défendait seulement la thèse de l'autonomie des femmes et de leur primauté rituelle au sein de sociétés néolithiques du Moyen-Orient et d'Europe. Mais ses idées lui échappèrent. A l'orée des années 1990, elles étaient déjà brandies par une flopée de mouvements sociaux, des écoféministes aux religions new age, et avaient inspiré une kyrielle d'ouvrages grand public où la philosophie côtoyait le ridicule. (...) De nombreux archéologues et historiens en conclurent que Gimbutas brouillait dangereusement les lignes entre recherche scientifique et littérature populaire, et on l'accusa bientôt de tous les péchés imaginables.

Ces dernières années (...), une technologie qui n'était pas disponible de son vivant, l'analyse d'ADN ancien, a conduit plusieurs archéologues réputés à valider une bonne part de son récit avec un degré raisonnable de certitude. S'ils se révélaient exacts ne serait-ce que dans leurs grandes lignes, ces nouveaux arguments fondés sur la génétique des populations confirmeraient le scénario d'une expansion de peuples de pasteurs depuis les prairies du nord de la mer Noire à l'époque où Gimbutas l'envisageait, à savoir le 3^e millénaire.

Un système où le pouvoir politique est aux mains des femmes serait mieux nommé « gynarchie » ou « gynocratie ». « Matriarcat » renvoie à autre chose. C'est assez logique : son pendant masculin, « patriarcat », désigne moins le monopole des hommes sur les fonctions publiques que l'autorité des patriarches (ou chefs de famille), faisant office à la fois de modèle symbolique et de base économique du pouvoir masculin dans d'autres sphères de la vie sociale. De la même façon « matriarcat » pourrait décrire une situation où le rôle joué par les mères au sein du foyer forme le socle de l'autorité féminine dans d'autres domaines (sans que cela implique nécessairement une domination de type violent ou ostracisant) et où les femmes, en dernière analyse, exercent l'essentiel du pouvoir au quotidien.

Ainsi définis, les matriarcats sont une réalité. D'ailleurs, le régime dans lequel vivait Kandiaronk en était un. A son époque, les villages des Wendats et d'autres peuples de langues iroquoises étaient composés de « maisons longues » abritant cinq ou six familles. Chacun de ces foyers était régi par un comité de femmes (il n'en existait aucun équivalent masculin) qui contrôlait l'ensemble des réserves essentielles (vêtements, outils, nourriture). la sphère politique où évoluait Kandiaronk était peut-être la seule qui ne fût pas dominée

par de femmes – encore que l’on y trouvât des comités féminins qui disposaient d’un droit de veto sur toutes les décisions prises par leurs homologues masculins. En ce sens, des nations pueblos comme les Hopis et les Zunis pourraient aussi être vues comme des matriarcats, de même que les Minangkabaus, un peuple musulman de Sumatra qui se définit comme matriarcal pour des raisons similaires.

Les habitants de Çatal Höyük paraissaient accorder beaucoup d’importance aux routines. (...) Une maison individuelle était habitée pendant cinquante à cent ans, après quoi elle était démontée et comblée avec soin pour accueillir les fondations de sa remplaçante. Siècle après siècle, pendant parfois jusqu’à un millénaire (...) Plus étonnant encore : des structures plus réduites comme les âtres en boue séchée (...) étaient reproduites à l’identique sur de très longues périodes. (...) Sur le plan des relations entre les sexes, il règne une certaine symétrie, ou au moins complémentarité. Dans l’art graphique, les motifs masculins n’englobent pas leurs pendants féminins (ni réciproquement) ; à l’intérieur des logements, les deux univers semblent cantonnés dans des secteurs distincts.

Mais le plus frappant dans l’art et les rituels de Çatal Höyük est peut-être qu’ils ne font presque jamais référence à l’agriculture. Les grandes quantités de déchets organiques retrouvées dans les maisons indiquent que l’alimentation reposait bien moins sur les ressources sauvages que sur les céréales domestiquées (blé et orge) et la viande d’élevage (moutons et chèvres). Pourtant, pendant plus de mille ans, la vie culturelle de cette communauté est restée obstinément tournée vers la chasse et la cueillette.

A Çatal Höyük, les variations saisonnières de la structure sociale étaient bien vivantes, et leur délicat équilibre paraît avoir joué un rôle crucial dans la longévité de la ville. Une surprenante égalité matérielle semblait régner au niveau des échanges quotidiens, qu’ils soient intra-familiaux ou de voisinage. Pourtant, des hiérarchies se développaient en parallèle à un rythme plus lent, visibles à travers les rituels qui unissaient les vivants aux morts.

On sait désormais que les bovins (et les sangliers) ont commencé à être domestiqués quelque mille ans auparavant dans une région située plus à l’est, aux portes de l’Asie, le long des vallées supérieures du Tigre et de l’Euphrate : le « Croissant fertile ». (...) Le Croissant fertile s’étend des rives orientales de la Méditerranée (la Palestine, Israël et le Liban modernes) aux contreforts des monts Zagros (à peu près au niveau de la frontière actuelle entre l’Iran et l’Irak), englobant au passage des portions de la Syrie, de la Turquie et de l’Irak. Du point de vue écologique, il existe en fait non pas un croissant, mais deux (...). A partir de la fin de la dernière glaciation (autour de dix mille ans avant notre ère), chacune de ces deux régions s’est développée dans une direction propre. Sur le plan topographique, on distingue le « croissant des hauts plateaux » et le « croissant des plaines ».

Sur les hauts plateaux, les chasseurs-cueilleurs sédentarisés ont opéré un virage radical vers la hiérarchie. Les traces les plus spectaculaires en sont visibles à l’intérieur du centre mégalithique de Göbekli Tepe ou sur d’autres sites voisins, comme celui de Karahan Tepe, récemment découvert. Rien de tel dans les sociétés néolithiques des plaines, qui ont emprunté une tout autre route. (...) Ces familles voisines de cueilleurs se connaissaient bien et étaient fréquemment en contact. Nous le savons parce qu’elles parcouraient de longues

distances pour s'échanger des matériaux durables (...). Ainsi, de l'obsidienne et des minéraux en provenance des montagnes turques se dirigeaient vers le sud, tandis que des coquilles de mollusques (peut-être utilisées comme monnaie) partaient des côtes de la Mer rouge pour remonter vers le nord.

Dans cette partie basse du Croissant fertile (très semblable en cela à la Californie), les cycles de croissance des ressources sauvages s'échelonnaient au gré des fortes variations climatiques et topographiques, créant une complémentarité entre les populations et offrant de constantes occasions de s'échanger des biens (aliments, médicaments, drogues, produits cosmétiques...). Tout laisse penser que l'agriculture proprement dite est née exactement ainsi, sous la forme d'une activité « de niche » ou d'une spécialisation locale comme il en existait tant. Les semences sur lesquelles elle reposait – dont l'amidonnier (une variété de blé), l'engrain (ou petit épeautre), l'orge et le seigle – ne furent pas domestiqués en un seul lieu central, comme on l'a longtemps cru, mais en différents points le long du corridor levantin, entre la vallée du Jourdain et l'Euphrate syrien, ainsi peut-être que plus au nord. C'est en altitude, sur les hauts plateaux, que l'on trouve certaines des plus anciennes traces d'élevage, une activité qui s'intégrait aux cycles saisonniers de chasse et de cueillette. Dans la partie occidentale de l'Irak, cela concernait les moutons et les chèvres, auxquels s'ajoutaient les bovins dans l'est de l'Anatolie.

Selon Harari, le blé a réussi à manipuler Homo sapiens à son profit : « Il y a près de dix mille ans, ce singe menait encore une vie assez confortable de chasse et de cueillette, mais c'est alors qu'il commença à investir toujours plus d'efforts dans la culture du blé. » Si le récit de Harari est si séduisant, ce n'est pas parce qu'il est solidement étayé par des preuves, mais parce qu'on nous l'a déjà répété mille fois – même si le casting change (...) C'est le retour du bon vieux Jardin d'Eden, à une différence près : cette fois-ci, l'homme qui cède à la tentation de goûter le fruit défendu n'y est pas encouragé par un serpent rusé, mais par le fruit lui-même (en l'occurrence, les graines de la céréale).

Les premières études (...) dans les années 1980 (...) ont révélé que la principale mutation génétique à l'origine de la domestication des plantes pouvait être obtenue en un laps de temps très réduit – de vingt, trente ans à deux cents ans au maximum – , en utilisant des méthodes de récolte basiques comme le moissonnage à l'aide d'une faucille en silex ou le déracinement manuel. (...) Pour des cueilleurs rompus à la cueillette des plantes sauvages, cela ne devait pas poser de difficultés logistiques ni conceptuelles majeures. (...) Lorsqu'on utilise une faucille, on obtient non seulement du grain, mais aussi de la paille. Si c'étaient les cultures, et non les hommes, qui avaient imprimé le tempo, les deux processus seraient allés de pair et auraient conduit à la domestication des plantes à gros grains en une poignée de décennies. (...) Les travaux les plus récents indiquent que le processus de domestication des plantes dans le Croissant fertile n'a été intégralement achevé que beaucoup, beaucoup plus tard : pas moins de trois mille ans après le début de la culture des céréales sauvages.

A la réflexion, quoi de plus logique ? Comme l'avaient fort bien compris les « sociétés d'abondance » de la côte pacifique, cultiver « sérieusement » des céréales domestiquées exigeait un effort monumental. Il fallait entretenir régulièrement les sols, les désherber avec soin, mais aussi battre et vanter le grain après l'avoir récolté – autant d'activités qui n'auraient pas manqué d'empiéter sur la chasse, la cueillette d'aliments sauvages, la

création artistique, la célébration de mariages, pour ne rien dire des soirées contes au coin du feu, des jeux, des voyages ou de l'organisation de mascarades

Ce souci d'équilibre s'est traduit par une forme d'agriculture bien particulière, l'agriculture de décrue, qui nous ramène à Çatal Höyük et à son environnement marécageux. Placée sous le signe de la nonchalance, l'agriculture de décrue se développait aux abords de lacs et de rivières sujets à des inondations saisonnières. L'essentiel du travail de préparation des sols était confié à la nature. Les crues se chargeaient du labourage, tamisant et revigorant annuellement la terre. En se retirant, les eaux laissaient derrière elles un dépôt d'alluvions extrêmement fertile où l'on pouvait semer les graines à la volée. (...) Les premiers agriculteurs, en somme, semblaient faire le strict minimum pour pouvoir se maintenir là où ils se trouvaient – des lieux qu'ils avaient choisis pour des raisons totalement étrangères à l'agriculture, à savoir la chasse, la cueillette, la pêche et le commerce.

La culture des plantes comestibles s'accompagnait sans doute presque toujours de la fabrication de textiles, de paniers, de filets, de nattes et de cordages, autant de techniques auxquelles s'entremêlaient (pour ainsi dire au sens propre) des connaissances mathématiques et géométriques. Leur maîtrise par les femmes transparaît avec éclat dans les plus anciennes représentations de silhouettes humaines qui nous soient parvenues, ces figurines sculptées omniprésentes pendant la dernière période glaciaire, avec leurs couvre-chefs tressés, leurs jupons de ficelle et leurs ceintures de corde. Les savants de sexe masculin ont une curieuse tendance à faire fii de la dimension sexuée de toutes ces connaissances, ou à la dissimuler derrière des abstractions.

Plutôt que de cultiver des champs permanents, ils exploitaient les sols alluviaux bordant les lacs et les sources, dont l'emplacement changeait chaque année. (...) Et ce mode de culture était incroyablement efficace. Durant trois millénaires, les écosystèmes de ce type ont nourri une croissance continue des populations humaines dans les plaines du Croissant fertile, et notamment dans les vallées du Jourdain et de l'Euphrate. (...) Mélangées à du blé et à de la bale, la terre et l'argile devinrent l'élément vital pour bâtir les premières habitations permanentes, ainsi que pour fabriquer des fours, des meubles ou isoler des murs. En somme, on commença à les employer pour presque tout, à l'exception de la poterie, apparue plus tardivement dans la région. (...) On confectionnait de petits pions géométriques, sortes de minuscules appareils de comptage que beaucoup considèrent comme les ancêtres des systèmes ultérieurs de notation mathématique.

Nous n'avons aucun moyen de savoir précisément qui faisait quoi dans ce meilleur des mondes, mais il est certain que le labeur et le savoir féminins ont joué un rôle décisif dans sa naissance. Le processus a été entrepris avec nonchalance, pour ne pas dire légèreté, sans explosions de violence majeures. Il n'a été déclenché par aucune catastrophe environnementale, aucune urgence démographique. Plus important encore, il répondait à un objectif bien précis : faire en sorte de rendre l'apparition des inégalités radicales le plus improbable possible.

Récapitulons. L'agriculture néolithique est née dans le sud-ouest de l'Asie sous la forme d'une série de spécialisations disséminées en divers lieux, sans épicerie unique. Ces stratégies locales de culture et d'élevage étaient apparemment privilégiées parce qu'elles

ouvraient des opportunités commerciales tout en donnant accès à des sites propices à la chasse et à la cueillette – deux activités que les balbutiements de l’agriculture n’avaient aucunement éclipsées. Le « commerce » dont il est question ici était sans doute moins motivé par la recherche d’un avantage matériel que par la sociabilité, la quête de l’amour ou le goût de l’aventure, comme nous l’avons vu au premier chapitre. Quoi qu’il en soit, toutes ces innovations locales – du blé à rachis solide aux moutons dociles – se sont transmises de village en village pendant des milliers d’années, entraînant une uniformisation des sociétés de la région. Depuis les monts Zagros jusqu’aux rives orientales de la Méditerranée, une sorte de « package » d’agriculture mixte s’est constitué, puis diffusé dans d’autres parties du monde – avec, nous allons le voir, un succès très mitigé.

Mais l’agriculture a d’emblée été bien plus qu’un nouveau système économique. Avec elle sont apparus des rituels et des habitudes de vie qui n’allaient plus jamais nous quitter. Des millénaires plus tard, ils demeurent pour beaucoup d’entre nous des traits invariables de l’existence sociale. Cela va des fêtes des moissons aux usages consistant à s’asseoir sur des bancs, à étaler du fromage sur du pain, à entrer et sortir des pièces par des portes ou à contempler le monde extérieur par des fenêtres.

Ce mode de vie néolithique s’est développé parallèlement à un autre modèle culturel, celui des steppes et des hauts plateaux du Croissant fertile, caractérisé par de grandioses monuments en pierre, mais aussi par un symbolisme à base de virilité masculine. A l’opposé, les réalisations artistiques et rituelles des plaines présentaient les femmes comme co-créatrices d’une forme distincte de société, apprise par le biais de routines productives (la culture des terres, le gardiennage des troupeaux, la vie sociale villageoise) et célébrée à travers le modelage et l’assemblage de matières souples comme l’argile ou les fibres pour créer des représentations symboliques.

Mais rappelons-nous qu’il s’agit de cultures qui vivaient très proches l’une de l’autre, s’échangeait des biens et étaient parfaitement au courant de leur existence mutuelle. Par conséquent, il est possible. – et peut-être plus plausible – de voir là le résultat d’une différenciation réciproque consciente (ou schismogénèse) comparable à celle que nous avons décrite sur la côte ouest de l’Amérique du Nord. Plus les habitants des hauts plateaux organisaient leur vie artistique et cérémonielles autour du thème de la violence prédatrice des mâles, plus leurs homologues des plaines avaient tendance à organiser la leur autour du savoir et du symbolisme féminins – et vice versa.

Les cultivateurs étaient sédentaires ? les cueilleurs devaient être mobiles. Les cultivateurs étaient occupés à produire de la nourriture ? Les cueilleurs devaient se contenter de la ramasser. Les cultivateurs connaissaient la propriété privée ? Les cueilleurs devaient y renoncer. Les sociétés agricoles étaient inégalitaires ? Les cueilleurs faisaient preuve d’un égalitarisme « inné ».

Entre le mode de vie dominé par les ressources sauvages et celui fondé sur la production de nourriture, la transition a duré pas moins de trois mille ans. Et si la culture des terres a effectivement rendu *possibles* les concentrations de richesses moins équitables, celles-ci ne sont souvent apparues que des millénaires plus tard.

Face à des processus d'une telle lenteur et d'une telle complexité, il n'y a aucun sens à parler de « révolution agricole ». Et puisqu'il n'a jamais existé d'état édénique à partir duquel les aspirants cultivateurs auraient entamé leur route vers l'inégalité, il n'y en a pas davantage à affirmer que l'agriculture aurait marqué l'avènement des classes sociales, des écarts de richesses ou de la propriété privée. C'est au sein des groupes les moins dépendants de l'agriculture, ceux des hauts plateaux, que la stratification sociale et la violence se sont d'abord enracinées.

Chapitre 7

L'ÉCOLOGIE DE LA LIBERTÉ

Bonds en avant, faux départs et coups d'esbroufe : comment l'agriculture a tracé sa route à travers le monde

En un sens, l'exception que constitue le Croissant fertile tient au fait que nous le connaissons si bien. (...) Sur les hauts plateaux, on l'a vu, l'essor précoce de la vie villageoise et des industries locales s'est accompagné d'un art monumental en pierre axé autour du symbolisme masculin et d'une imagerie glorifiant la violence prédatrice, à l'opposé de ce que l'on trouvait au même moment dans les plaines.

L'histoire des sociétés agraires nous apprend que les peuples ont toujours trouvé des moyens de diversifier leurs cultures de manière soutenable sans pour autant privatiser les terres ni confier leur gestion à une classe de contremaîtres. Régimes fonciers communaux, « champs ouverts », redistribution périodique des parcelles, gestion coopérative des pâturages sont autant de formules qui ont été appliquées pendant des siècles dans certaines régions. Les *mirs* russes (communautés paysannes autonomes) sont les plus connues, mais on trouvait des systèmes comparables de répartition des terres à travers toute l'Europe, des Highlands d'Écosse aux Balkans, parfois jusqu'à des dates très récentes. (...) Et l'on pourrait multiplier les exemples à l'infini, du *mash'a* palestinien aux *subaks* balinais.

Le Moyen-Orient avait le blé, l'orge, les moutons, les chèvres, les porcs et les bovins ; la Chine avait le riz japonica, le soja et une autre espèce de porc ; les Andes péruviennes avaient les pommes de terre, le quinoa et le lama, la Mésoamérique avait le maïs, l'avocat et le piment. Il était aisé de voir dans cette coïncidence géographique entre berceaux de la domestication et premiers États un lien de cause à effet. Autrement dit, on imaginait que la production de nourriture, en générant un surplus de calories qui permettait de faire vivre des populations plus nombreuses, ainsi qu'une élite d'administrateurs, de guerriers et de politiciens, conduisait à l'émergence des villes, de l'écriture et des pouvoirs centraux. (...) Immanquablement, la tyrannie dans ses aspects les plus horribles et les plus violents -sera au bout du chemin.

La recherche archéologique est venue bouleverser cette vision. Aujourd'hui, les spécialistes identifient entre quinze et vingt centres de domestication indépendants, dont beaucoup ont suivi des trajectoires très différentes de celles des premiers creusets agricoles que sont la Chine, le Pérou, la Mésoamérique et la Mésopotamie (ces régions ayant elles-mêmes, comme nous le verrons, emprunté des voies séparées). Citons le sous-continent indien (avec la domestication du panic rameux – un type de millet -, du haricot mungo, de

certaines légumineuses de la famille des Fabacées, du riz indica et du zébu à bosse), les plaines d'Afrique de l'Ouest (millet perle), les montagnes centrales de la Nouvelle-Guinée (banane, taro et patate douce), les forêts tropicales d'Amérique du Sud (manioc et arachide) et les forêts de l'est de l'Amérique du Nord (où, bien avant l'introduction du maïs en provenance de la Mésopotamie, on cultivait des graines locales comme les chénopodes, le tournesol et *Iva annua*). La préhistoire de toutes ces régions est beaucoup moins bien connue que celle du Croissant fertile, mais nous savons qu'aucune d'entre elles n'est passée directement de la production de nourriture à la construction étatique.

Présenter le problème en termes d'échec de l'agriculture à « gagner » d'autres régions n'est pas très convaincant. (...) Tout porte à croire que l'agriculture a bien « gagné » la Californie aussi rapidement que le reste de l'Amérique du Nord ; seulement, les populations de cette région l'ont rejetée avec autant de détermination qu'elles l'avaient fait de l'esclavage, en dépit d'une philosophie qui valorisait l'effort et d'un système régional d'échanges qui aurait permis à ces nouveaux savoirs de circuler facilement.

Envisagées globalement, ces diverses expériences indépendantes sur le plan historique montrent à quel point le sort des premières sociétés agricoles était souvent moins lié à un « impérialisme écologique » qu'à une « écologie de la liberté ».

Kilianstädten, Talheim, Scheltz, Herxheim, Asparn : ces sites du Néolithique ancien disséminés à travers les plaines de loess d'Autriche et d'Allemagne nous racontent un pan très mal connu des débuts de l'agriculture. Cinq mille cinq cents ans environ avant notre ère se sont établis là des villages relativement proches sur le plan culturel, rattachés à la tradition de la « culture rubanée ». Ils abritaient les premiers agriculteurs d'Europe centrale. Contrairement à la plupart des autres implantations agricoles précoces, leur fin fut mouvementée, comme en témoigne aujourd'hui la présence de charniers dont le contenu suggère l'annihilation totale d'une communauté (ou du moins une tentative en ce sens). (...) leurs os portent des marques révélatrices de torture, de mutilation et de mort violente : membres brisés, cuir chevelu arraché, dépeçage préalable à une consommation de leur chair... L'économie agricole néolithique a été apportée en Europe centrale par des migrants venus du sud-est et, pour certains de leurs descendants, a fini par produire des conséquences catastrophiques.

On trouve peu d'indices de différences de statut, aussi bien entre les communautés qu'en leur sein. Mais les choses changèrent aux alentours de —5000, avec une différenciation progressive des maisons et des disparités dans le type d'objets placés à l'intérieur des tombes. (...) On a assisté entre —5000 et —4500 à un désastreux plongeon, presque un effondrement régional. Les effectifs des groupes nouvellement installés se sont réduits à peau de chagrin dans de nombreuses régions, mais, soulignons-le, pas partout : en certains endroits, des mariages croisés avec des populations de cueilleurs plus solidement établies ont au contraire entraîné un sursaut démographique. Ce n'est qu'au terme d'une parenthèse de mille ans environ que la céréaliculture à grande échelle a redécollé en Europe centrale et septentrionale.

En Afrique, l'économie agricole néolithique fit son apparition à peu près à l'époque où la culture rubanée s'établissait en Europe centrale. La variante africaine avait la même

origine que sa cousine européenne (l'Asie du Sud-Ouest) et reposait sur le même noyau d'espèces végétales (amidonnié et engrain) et animales (moutons, chèvres et bovins, parfois assaisonnés d'aurochs africains). Mais la manière dont les premiers agriculteurs africains reçurent ce « package » néolithique fut toute différente. (...) Exit la culture des céréales ; reléguée au rang d'activité secondaire, elle ne retrouvait son statut que des siècles plus tard. Exit aussi l'idée d'une identité sociale incarnée par le foyer domestique. Le Néolithique que l'on vit s'installer à la place était tout autre : souple, dynamique, toujours au pied levé. Une grande partie de cette nouvelle économie reposait sur le gardiennage du bétail, associé aux cycles annuels de pêche, de chasse et de cueillette dans les riches plaines alluviales du Nil, mais aussi au bord des oasis et des cours d'eau (wadis) créés par les pluies saisonnières qui arrosaient encore les régions voisines, aujourd'hui désertiques.

Autre grande région d'expansion de l'agriculture néolithique : les îles d'Océanie. (...) Comme les agriculteurs de la culture rubanée en Europe centrale, les groupes Lapita semblent avoir soigneusement évité les centres de peuplement déjà établis. Ils se sont tenus à bonne distance de l'Australie, bastion des cueilleurs, ainsi que de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, où une forme d'agriculture locale prospérait déjà depuis un certain temps dans les montagnes surplombant la vallée de la rivière Waghi. C'est sur les îles vierges et près des lagons inoccupés qu'ils ont construit leurs villages de maisons sur pilotis. A l'aide leurs herminettes en pierre – un outil qui ne les quittait jamais – ils ont défriché des parcelles de forêt pour aménager des jardins, y plantant taro, patates douces et bananes. Enfin, ils ont agrémenté leur régime d'animaux domestiqués et d'une riche combinaison de poissons, crustacés, tortues marines, oiseaux sauvages et roussettes.

Ces trois variations sur le Néolithique – l'europpéenne, l'africaine et l'océanienne – (...) partageaient deux traits importants. Premièrement, toutes impliquaient une pratique assidue de l'agriculture. Des trois, la culture rubanée d'Europe est celle qui s'est engagée le plus dans la culture des céréales et l'élevage de bétail. (...) Deuxièmement, dans ces trois cas, le mode de vie agricole se diffusait de manière ciblée, vers des territoires essentiellement inhabités. (...) Ainsi, les agriculteurs à plein temps formaient souvent des sociétés aux frontières rigides – des frontières aussi bien ethniques que, parfois, linguistiques.

Nous savons désormais que, à l'aube de l'ère chrétienne, le paysage amazonien était déjà constellé de villes, de cultures en terrasses, de monuments et de routes, et ce des montagnes péruviennes aux Caraïbes. (...) Il y a quelques décennies encore, tous ces développements étaient mis sur le compte d'une autre « révolution agricole » (...) le problème, c'est qu'il n'existe que très peu d'éléments attestant une large diffusion de ces cultures au moment clé de la convergence culturelle, c'est-à-dire à partir de -500 Il semble même que le manioc ne soit devenu une culture de base que *postérieurement* aux premiers contacts avec les Européens. Une partie au moins des premiers habitants d'Amazonie étaient parfaitement au courant de la possibilité de domestiquer les plantes, mais avaient choisi de ne pas en faire le cœur de leur économie, préférant pratiquer une forme plus souple d'agroforesterie.

Comment expliquer que les paysans néolithiques de plusieurs régions d'Europe aient connu des effondrements démographiques précoces ? (...) Il se trouve que, en migrant du Moyen Orient à l'Europe centrale *via* les Balkans, la culture des céréales s'est profondément

transformée. Au départ, elle concernait trois types de blé différents (l'engrain, l'amidonnié et le blé à grains nus), deux variétés d'orge (à grains vêtus et à grains nus) et cinq sortes de légumineuses (les petits pois, les lentilles, la vesce amère, les pois chiches et la gesse). A l'arrivée, dans la majorité des sites de la culture rubanée, on ne trouvait plus que des blés à grumes (l'amidonnié et l'engrain) et une ou deux légumineuses. (...) Avec leurs maisons longues à clayonnage et torchis et leur culture matérielle clairsemée, ces premières implantations agricoles européennes ressemblaient curieusement aux sociétés rurales paysannes d'époques beaucoup plus tardives. Et tout laisse penser qu'elles souffraient aussi des mêmes maux : les attaques régulières venues de l'extérieur, la pénurie de main d'œuvre, l'épuisement des sols, les maladies, les pertes de récoltes se répercutant sur des chapelets de communautés semblables, le tout dans un contexte où l'entraide avait peu de place. En somme, l'agriculture néolithique était une expérience, et comme toutes les expériences, il lui arrivait de rater.

Ne nous voilons pas la face, conclura le sceptique, c'est grâce à l'agriculture et à elle seule que le nombre d'habitants de la planète a pu passer de 5 millions au début de l'Holocène à 900 millions il y a deux cents ans et à plusieurs milliards aujourd'hui. En règle générale, cet argument conduit tout droit à demander : comment croyez-vous que l'on puisse nourrir de telles masses sans mettre en place des chaînes de commandement, sans instaurer des fonctions exécutives officielles, sans créer des classes entières d'administrateurs, de soldats, de forces de l'ordre et d'autres non-producteurs de nourriture qui, en retour, ne pourraient subsister sans les excédents générés par le travail de la terre ?

L'agriculture, nous le savons désormais, a souvent été au départ une économie de privation. On l'inventait à défaut d'autre chose. C'est pourquoi elle est d'abord apparue dans des environnements pauvres en ressources. Parmi les stratégies déployées au début de l'Holocène, elle faisait figure d'intruse. Certes, son potentiel de croissance était fulgurant, surtout lorsqu'on alliait élevage et culture des céréales, mais elle n'en restait pas moins la petite nouvelle qui devait faire ses preuves. Les premiers cultivateurs sont plus visibles que d'autres populations aux yeux des archéologues parce qu'ils produisaient beaucoup de déchets et construisaient souvent des maisons en terre cuite.

De fait, la majorité des premières villes du monde ont surgi au sein d'environnements deltaïques – dans le sud de la Mésopotamie, le long du cours inférieur du Nil ou de celui de l'Indus. C'est là que nous devons nous rendre à présent pour tenter de comprendre en quoi le fait de vivre dans de vastes et denses implantations a infléchi l'évolution des sociétés humaines.

Chapitre 8

CITES IMAGINAIRES

Comment les premiers citadins d'Eurasie (Mésopotamie, Indus, Ukraine, Chine) ont bâti des villes sans rois

Nous savons désormais que, dans certaines parties du monde, des villes se sont autogouvernées pendant plusieurs siècles sans le moindre temple ni palais, ceux-ci n'apparaissant que beaucoup plus tard – ou jamais. De nombreuses villes antique semblent

n'avoir eu ni classes de gestionnaires ni aucun type de strate dirigeante. Certaines ne connaissaient visiblement de pouvoir centralisé que par intermittence. En somme, tout indique que la vie citadine à elle seule n'implique pas et n'a jamais impliqué une quelconque forme particulière d'organisation politique.

Au chapitre 4, nous avons suggéré que, pour la plupart des êtres humains, le périmètre géographique des relations sociales s'était rétréci au fil des temps. Les aires culturelles du Paléolithique englobaient des continents entiers ; les zones d'influence du Mésolithique et du Néolithique s'étendaient encore sur des territoires beaucoup plus vastes que ne le sont les berceaux de la plupart des groupes ethnolinguistiques contemporains (...). Les villes furent partie prenante de ce processus de contraction, puisque les citadins pouvaient passer toute leur vie dans un rayon de quelques kilomètres carrés, ce qui aurait été à peine concevable à des périodes antérieures.

Sur presque tous les continents, les premières implantations de plusieurs dizaines de milliers d'habitants apparaissent il y a environ six mille ans – d'abord isolées, puis de plus en plus nombreuses. Elles diffèrent tellement les unes des autres qu'il est quasiment impossible de les ranger suivant un découpage évolutionniste à l'ancienne, où villes, Etats, bureaucraties et classes sociales sont supposés naître tous en même temps. Ce n'est pas qu'aucune d'elles ne connaissait la stratification en classes, ou le monopole des richesses, ou les hiérarchies administratives ; simplement, par leur diversité même, elles nous apprennent que nos ancêtres se sont très tôt et consciemment livrés à toutes sortes d'expériences autour des formes de vie urbaine. Comme le révèle la recherche archéologique récente, ces premières villes ne présentaient que très rarement des traces de gouvernement autoritaire. Leur écologie était en outre beaucoup plus diversifiée qu'on ne l'a longtemps pensé.

A quoi pouvait bien ressembler l'existence humaine dans ces premières cités ? (...) C'est par ce qu'on n'y trouve pas que ces villes surprennent le plus, en particulier sur le plan des techniques. La métallurgie avancée, l'agriculture intensive, l'archivage administratif (parmi d'autres technologies sociales) ou même la roue étaient des innovations variablement présentes selon les régions. (...) Malgré tous ses atouts techniques et logistiques, ce n'est pas l'Eurasie qui a vu naître les villes les plus vastes et les plus peuplées, mais la Mésoamérique, pourtant dépourvue de véhicules à roue, de voiliers, de traction animale, et bien moins avancée sur le plan du travail des métaux ou de la bureaucratie écrite.

Un motif général se dessine. Dans une vaste portion de l'Eurasie et une partie de l'Amérique, la naissance des villes a fait suite à une évolution environnementale post-glaciaire qui, à partir de —7000 environ, est venue rebattre les cartes écologiques. Deux changements importants en ont résulté. Le premier concernait les systèmes fluviaux. Alors qu'au début de l'Holocène les grands fleuves de la planète étaient encore majoritairement sauvages et imprévisibles, les régimes de crue ont commencé à se modifier et des cycles plus fixes se sont mis en place. C'est ainsi que se sont formées des plaines alluviales immenses et incroyablement fécondes le long du fleuve Jaune, de l'Indus, du Tigre et d'autres cours d'eau que nous associons souvent aux premières civilisations urbaines. Second changement : vers le milieu de l'Holocène, la fonte des glaciers polaires s'est ralentie, entraînant une stabilisation sans précédent du niveau des mers à l'échelle de la planète. (...) Telle est

l'origine des grands deltas en éventail visibles aujourd'hui à l'embouchure de fleuves comme le Mississippi, le Nil ou l'Euphrate (...) avec leurs sols abondamment irrigués et tamisés par l'action des rivières, leurs zones humides et leurs habitats côtiers prisés par le gibier de terre et d'eau.

Il semblerait donc que l'agriculture extensive ait été une conséquence plutôt qu'une cause de l'urbanisation. Ces découvertes récentes soulignent l'antériorité de certaines des premières villes du monde par rapport aux systèmes de gouvernement autoritaire et de bureaucratie écrite qu'on a longtemps considérés comme des conditions de leur apparition. De même, les plaines mayas abritent des centres rituels réellement gigantesques datés de mille ans avant notre ère (soit plus d'un millénaire avant l'ascension des souverains de la période classique, dont les cités royales étaient notablement plus petites) et qui n'ont livré à ce jour aucun indice de monarchie ni de stratification sociale. D'où cette question aussi épineuse que fascinante : en dehors des roseaux, des fibres et de l'argile, qu'est-ce qui faisait « tenir ensemble » ces premières expérimentations urbaines ? Quel était leur ciment social ?

En Bulgarie, la nécropole de Varna ruisselle littéralement d'or. Curieusement, les archéologues la datent de l'âge du cuivre, qui correspond à la fin du 5^e millénaire. Peu après s'est développée dans la partie la plus méridionale de la Russie une tradition de rites funéraires éclatants associée à des tumuli en terre, les kourganes, sous lesquels reposent des êtres qui avaient tous les attributs de princes conquérants.

C'est une région où l'on trouvait aussi des villes. Les archéologues ont commencé à soupçonner leur existence dans les années 1970, après avoir repéré en Ukraine et en Moldavie des traces d'implantations humaines plus anciennes et infiniment plus étendues que tout ce qu'ils avaient rencontré jusqu'alors. Des recherches ultérieures ont permis de dater ces « mégasites », comme on les appelle souvent, entre le début et le milieu du 4^e millénaire. Cela veut dire que certains sont apparus avant les premières villes mésopotamiennes connues. Et ils les dépassaient en superficie. Pourtant, tous ces sites (Taljanky, Maidenetske, Nebelivka, d'après leurs appellations modernes) restent largement absents des discussions savantes sur les origines de l'urbanisation.

Certains archéologues vont jusqu'à les qualifier de « villages surdimensionnés ». Pourquoi cette réticence à accueillir les mégasites ukrainiens dans le club privilégié des premières cités ? Pourquoi les noms d'Uruk ou de Mohenjo-daro sont-ils connus même des néophytes, alors que personne ou presque n'a entendu parler de Taljanky ? La réponse est politique, à un double titre. Elle est d'abord géopolitique. La majorité de ces surprenantes découvertes ont été faites durant la guerre froide par des chercheurs du bloc de l'Est. Non seulement elles ont mis du temps à atteindre les cercles académiques occidentaux, mais elles y ont souvent été reçues avec – on peut le dire – une légère pointe de scepticisme. Ensuite, il y a la question de la vie politique de ces mêmes agglomérations préhistoriques – ou plutôt de leur absence de vie politique (...). Parmi les preuves archéologiques mises au jour, aucune trace de structure gouvernementale ni d'administration centralisée ; rien non plus qui dénote l'existence d'une quelconque classe dirigeante.

Pourquoi hésitons-nous à honorer ces lieux du nom de « villes » ? Les mégasites d'Ukraine et des régions adjacentes ont été occupés pendant quelques huit siècles (approximativement entre 4100 et 3300), ce qui représente un laps de temps infiniment plus long que la plupart des traditions urbaines ultérieures. Pour quelle raison ont-ils surgi précisément là ? (...) Cette fois, ce ne sont pas les régimes de crue qui sont en cause, mais les processus de formation des sols dans les plaines du nord de la mer Noire au milieu de l'Holocène. Ces vastes étendues sont en effet recouvertes d'une terre noire à la fertilité légendaire (parfois appelée par son nom russe, tchernoziom) qui a permis aux empires de l'Antiquité tardive de transformer la région située entre le Boug méridional et le Dniepr en un véritable grenier à blé. C'est aussi pour cela que les cités-Etats grecques sont venues coloniser ces contrées, réduisant les populations locales en esclavage ou en servage. Les céréales dont on se nourrissait dans l'Athènes antique provenaient en fait essentiellement de la mer Noire).

On parle ainsi de culture Cucuteni-Trypillia (ou culture Tripolye). (...) Quelques dizaines de sites de ce genre ont été découverts. Le plus grand connu à ce jour, Taljanky, couvre une superficie de 300 hectares, soit davantage que les premières phases de la ville mésopotamienne d'Uruk. Il n'a livré aucune trace d'administration centrale, pas plus que d'entrepôts collectifs, de bâtiments gouvernementaux, de fortifications ni de constructions monumentales. Il n'avait pas d'acropole ni de centre municipal. (...) En revanche, on y trouve des habitations. Beaucoup d'habitations – plus de mille à Taljanky. Il s'agit de maisons rectangulaires d'environ 5 mètres de large sur une dizaine de long, en clayonnage et torchis, sur une charpente en bois et des fondations en pierre, avec un jardin attenant. Elles sont disposées selon des motifs concentriques si nets que, vus du ciel, les mégasites évoquent de souches d'arbre avec leurs anneaux de croissance. Au beau milieu de l'implantation, l'anneau intérieur délimite les contours d'un grand trou. (...) Accueillait-il des assemblées populaires, des cérémonies, des enclos pour les animaux à certaines saisons – ou les trois à la fois ?

Outre leur échelle impressionnante, ces implantations surprennent par leur répartition. Elles sont en effet très proches les unes des autres – 10 ou 15 kilomètres tout au plus. Cela signifie que leurs populations devaient toutes puiser leurs ressources dans un arrière-pays commun – sachant que chacune comptait plusieurs milliers d'habitants, sans doute bien plus de dix mille dans certains cas. (...) A côté du blé, de l'orge et des légumineuses, l'alimentation végétale incluait pommes, poires, cerises, prunelles, glands, noisettes et abricots. Les habitants chassaient le cerf rouge, le chevreuil et le sanglier, mais ils étaient aussi cultivateurs et arboriculteurs. Cette dense population urbaine qui pratiquait la culture et l'élevage à un niveau modeste, tout en exploitant une extraordinaire panoplie de ressources sauvages, avait en fait mis en œuvre l'agriculture en dilettante à grande échelle.

C'était un mode de vie qui n'avait rigoureusement rien de « simple ». En plus de s'occuper de leurs vergers, de leurs jardins, de leurs bêtes et des bois environnants, les résidents importaient de grosses quantités de sel en provenance de sources situées dans l'est des Carpates et sur le pourtour de la mer Noire. Des tonnes de silex prélevées dans la vallée du Dniestr servaient à confectionner les outils. On vit fleurir toute une industrie

potière domestique, qui passe pour la plus raffinée du monde préhistorique. Enfin, des cargaisons de cuivre arrivaient régulièrement des Balkans.

Il aurait été facile à quelques-uns de prendre le contrôle des stocks et des ressources, de traiter leurs semblables de haut ou de s'entredéchirer pour faire main basse sur le butin. Pourtant, sur une période de huit siècles, on ne trouve presque aucune trace de conflit guerrier ni d'ascension d'une élite sociale. En fait, toute la complexité de ces sociétés s'exprime dans les stratégies mises en œuvre pour empêcher de telles choses de se produire.

Pour ces sociétés, se concevoir sur le modèle du cercle, de même qu'elles sont encerclées par les montagnes, est une façon de mettre en avant un idéal d'égalité entre les maisonnées et les unités familiales. « Tout le monde a des voisins, à gauche comme à droite, et personne n'est premier ni dernier ». Dans la commune de Sainte-Engrâce, par exemple, l'arrangement circulaire du village était aussi un modèle dynamique qui servait d'instrument de calcul pour organiser la rotation saisonnière des principales tâches et obligations. Jusque dans les années 1960 environ, la tradition voulait que, chaque dimanche, une famille aille faire bénir deux miches de pain à l'église. Elle en consommait une, puis présentait l'autre à son « premier voisin » (la maison située à droite de la sienne). La semaine suivante, c'était au tour de ce voisin d'en faire autant avec la famille vivant à sa droite, et ainsi de suite, dans le sens des aiguilles d'une montre. Une communauté d'une centaine de foyers mettait environ deux ans à boucler un cycle complet. Comme souvent dans ce genre de configuration, l'ensemble repose sur une cosmologie à part entière, une véritable théorie de la condition humaine. Les miches de pain sont qualifiées de « semence » source de vie. Les soins prodigués aux défunts et aux mourants, eux, circulent à rebours, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Si pour une raison quelconque une famille est empêchée de s'acquitter de ses obligations quand vient son tour, un mécanisme élaboré de substitution se met en branle pour que ses voisins (une, deux ou trois maisons plus loin) prennent temporairement le relais. (...) Lorsqu'on sait que certaines activités requièrent les efforts conjoints de dix familles différentes (c'est le cas par exemple lorsqu'il faut emmener paître les troupeaux en altitude, mais aussi pour la traite, la tonte et le gardiennage des bêtes), on commence à prendre la mesure des niveaux de complexité atteints. (...) Ces villageois basques sont consciemment égalitaires, dans le sens où ils considèrent que, en dernière analyse, toutes les familles se valent et ont les mêmes responsabilités les unes envers les autres.

Rien ne permet d'affirmer qu'un tel dispositif est impossible à mettre en œuvre à grande échelle. Avec une centaine de familles, on est déjà bien au-delà du « nombre de Dunbar », ce seuil de 150 relations durables et approfondies que nous serions cognitivement capables de traiter et au-delà duquel nous serions contraints de confier la gestion des affaires publiques à des chefs et à des administrateurs. Or les villes et villages basques étaient beaucoup plus vastes que cela. (...) Les mégasites ukrainiens pour en revenir à eux, recèlent encore une grande part de mystère. Vers le milieu du 4^e millénaire, la plupart d'entre eux furent purement et simplement abandonnés, sans que l'on sache pourquoi. Leur apport n'en reste pas moins inestimable, puisqu'ils nous offrent la preuve qu'il a été possible d'organiser de grandes villes sur un mode fondamentalement égalitaire.

Les plus anciennes cités mésopotamiennes, datées du 4^e et du début du 3^e millénaire, ne livrent aucune preuve évidente d'organisation monarchique. On pourra nous objecter qu'il est difficile de prouver avec certitude l'*absence* de quelque chose, mais il se trouve que, dans le cas des monarchies, on sait précisément quel type d'indices rechercher. En effet, cinq cents ans plus tard (à partir de —2800 environ), commencent à surgir un peu partout des palais, des tombes aristocratiques, des inscriptions royales, des fortifications et des milices structurées chargées de les défendre. Les premières villes – et avec elles les ingrédients de base de la vie citoyenne et de la société urbaine mésopotamiennes – sont nées très, très longtemps avant le début de cette période, dite des « dynasties archaïques ». Quelques-unes de ces composantes urbaines originelles ont été décrites à tort comme des inventions de la royauté, à commencer par la corvée.

La corvée incombait à tous, sans exception. Il n'était pas jusqu'aux plus puissants souverains de Mésopotamie que l'on ne vît soulever leur panier d'argile pour participer à la construction d'un temple important, même à des périodes plus récentes. (...) Les citoyens libres pouvaient être astreints à la corvée pendant des semaines, voire des mois. Tout le monde travaillait côte à côte : ecclésiastiques de haut rang, fonctionnaires, artisans, bergers, cultivateurs... Par la suite, les souverains commencèrent à accorder des exceptions qui permettaient aux riches de s'acquitter d'une taxe de substitution ou de payer quelqu'un pour faire le travail à leur place. Mais chacun mettait la main à la pâte, d'une façon ou d'une autre. (...) Les travailleurs recevaient de copieuses récompenses sous forme de pain, de bière, de dattes, de fromage et de viande. (...) Pour l'ensemble des citoyens, il y avait également des avantages plus durables à la clé, comme l'annulation de dettes par le gouverneur.

La Mésopotamie n'avait peut-être pas des assemblées urbaines aussi puissantes que la Grèce antique, mais d'un autre côté l'esclavage était loin d'y être aussi répandu, et les femmes étaient beaucoup plus présentes dans la vie politique. Par ailleurs, comme nous l'apprend la correspondance diplomatique, des soulèvements contre des dirigeants ou des mesures impopulaires se produisaient parfois, et il n'était pas rare qu'ils soient couronnés de succès.

Conseils populaires et assemblées citoyennes (en sumérien, *ukkin* ; en akkadien, *puhrum*) faisaient partie intégrante du mode de gouvernement des cités mésopotamiennes, mais c'était aussi le cas chez leurs rejetons coloniaux – comme le comptoir de commerce assyrien (*kārum*) de Kanesh, en Anatolie -, ainsi que dans les sociétés urbaines formées par des peuples voisins – Hittites, Phéniciens, Philistins et Israélites. En fait, il est quasiment impossible de trouver une ville du Proche-Orient ancien qui n'ait pas eu son assemblée populaire ou un équivalent – plus souvent encore, il y avait plusieurs assemblées (par exemple pour représenter distinctement les intérêts des jeunes et des aînés).

Autrement dit, au sein même des monarchies, les citoyens semblaient gérer tout seuls une bonne partie des affaires courantes, ainsi qu'ils le faisaient probablement avant que les rois n'existent. (...) En résumé, loin d'avoir besoin de chefs pour administrer leurs affaires, la plupart des citoyens de Mésopotamie semblaient s'organiser en unités autonomes et autogouvernées. Face à un souverain violent, celles-ci pouvaient répondre par l'expulsion ou

par la fuite. Au-delà de ces maigres indices, nous ne savons pas grand-chose de la manière dont les villes mésopotamiennes se gouvernaient *avant* l'apparition de la royauté.

Vers la fin du 4^e millénaire, s'étendant sur plus de 200 hectares, Uruk dépassait en superficie toutes ses voisines du sud de la Mésopotamie et comptait entre 20 000 et 50 000 habitants, selon les estimations. (...) Pour les historiens des villes, Uruk demeure une énigme. Elle se présente comme une sorte de mégasite ukrainien à l'envers, c'est-à-dire un noyau sans chair autour – du moins, dans son plus ancien plan architectural connu. (...) La plupart des édifices publics de l'Eanna semblaient s'apparenter à de grandes salles communes manifestement calquées sur les demeures ordinaires, mais bâties comme des « maisons » dédiées aux divinités.

En quoi consistaient ces « maisons des dieux » ? A bien des égards, même les plus anciennes dont nous ayons connaissance s'apparentaient davantage à des usines qu'à des églises, puisque les données archéologiques y révèlent la présence d'une main d'œuvre nombreuse, d'ateliers et de réserves de matières premières. (...) Dans les temples sumériens plus tardifs – en admettant qu'ils constituent une base de comparaison fiable-, cette force de travail incluait toute la panoplie des citoyens nécessiteux. Veuves, orphelins, individus fragilisés par la dette, le crime, les conflits, la pauvreté, la maladie ou le handicap y trouvaient refuge et réconfort. (...) On peut citer par exemple la première production à grande échelle de laitages et de laine, ou encore la fabrication de pain au levain

Autrement dit, dans les premières phases de la vie urbaine mésopotamienne, le secteur que nous aurions tendance aujourd'hui à qualifier d'étatique (travaux publics, relations extérieures, etc.) était géré en grande partie par des assemblées de quartier ou municipales, tandis que les procédures bureaucratiques verticales étaient réservées à ce que nous considérerions comme la sphère économique ou marchande.

L'« expansion urukéenne », ainsi que l'ont baptisée les archéologues, est un phénomène surprenant. D'un côté, on ne trouve pas véritablement de traces de conquête violente, d'armes ni de fortifications. De l'autre, il semble bien qu'un effort ait été accompli pour transformer l'existence des peuples voisins – en somme, pour les coloniser – et pour diffuser les usages d'un nouveau mode de vie urbain. En la matière, les émissaires d'Uruk faisaient preuve d'un zèle quasi missionnaire. Non contents de fonder des temples, ils arrosaient les populations locales de vêtements, laitages, vins et lainages importés. Ces produits n'étaient pas forcément nouveaux en soi. Ce qui l'était, c'était le principe de standardisation introduit par les temples-usines d'Uruk.

Propulsons-nous maintenant un millier d'années après l'expansion urukéenne, vers –2600. Sur les rives du fleuve Indus, dans le Sindh, province de l'actuel Pakistan, a surgi d'un sol vierge, la ville de Mohenjo-daro, qui allait se maintenir là pendant sept cents ans. Elle est considérée comme la plus remarquable expression d'une forme de société que les archéologues ont baptisée « civilisation de l'Indus », ou « harappéenne » (du nom de la ville de Harappa).

Au-delà de notre incapacité à comprendre leur écriture, les sites de Harappa et de Mohenjo-daro présentent de nombreux aspects déroutants. (...) Tout fleure bon les

inégalités inhérentes au système de castes, avec sa hiérarchie des fonctions sociales suivant une échelle de pureté ascendante. Pourtant, les plus anciennes références aux castes connues en Asie du Sud n'apparaissent que mille ans plus tard dans le *Rig-Véda*, une anthologie d'hymnes sacrificiels transposés par écrit à partir de 1200 avant notre ère. Selon la description qu'en donnent des épopées sanskrites plus récentes, le système comprenait quatre rangs héréditaires, ou *varnas* : les prêtres (Brahmanes), les guerriers ou nobles (Kshatriyas), les paysans et marchands (Vaishyas), enfin les travailleurs (Shudras). Et puis il y avait les gens tellement modestes qu'ils étaient considérés comme hors caste.

On ne saurait imaginer plus « inégalitaire » que le système des *varnas*. Pourtant, le rang que l'on y occupe dépend moins du volume de biens amassés ou accaparés que des rapports que l'on entretient avec certaines substances considérées comme polluantes, ainsi qu'avec les personnes qui les manipulent. Cela inclut la saleté et les ordures matérielles, mais aussi les substances corporelles liées à la naissance, à la mort et aux menstruations.

Avec le temps et sur la base des témoignages archéologiques disponibles, la grande majorité des spécialistes ont fini par admettre que la civilisation urbaine de la vallée de l'Indus n'impliquait ni prêtres-rois, ni noblesse guerrière, ni équivalent d'« Etat ». La citadelle haute de Mohenjo-daro était dominée par un ordre ascétique *supérieur* au sens littéral du terme, et entourée d'un quartier de riches marchands. Cela signifie clairement qu'il existait une hiérarchie entre les groupes, mais pas nécessairement que les groupes eux-mêmes fonctionnaient selon un mode hiérarchique, ni que les ascètes et les marchands avaient davantage voix au chapitre que les autres dans la gestion des affaires courantes.

Chapitre 9

CACHEES A LA VUE DE TOUS

Les origines indigènes du logement social et de la démocratie en Amérique

Soulever la question de la forme politique de Teotihuacan et de son mode de gouvernement, c'est entrer en terrain miné (nous en avons fait l'expérience maintes fois). (...) A ce stade de l'ouvrage, le lecteur est probablement à même de deviner ce qui suit : tous les indices convergent pour suggérer que, à son zénith, Teotihuacan avait trouvé le moyen de s'autogouverner en se passant de chefs suprêmes, exactement comme l'avaient fait avant elle les cités de l'Ukraine préhistorique, de la Mésopotamie à la période d'Uruk et du Pakistan à l'âge du bronze, mais avec une base technologique très différente et à une échelle encore plus vaste.

Les habitants de Teotihuacan étaient des maîtres artisans et des créateurs d'images prolifiques qui ont laissé derrière eux toutes sortes de réalisations. (...) pourtant, pas une seule de ces milliers d'images ne montre un chef en train de rouer de coups, de ligoter ou de dominer un de ses sujets – un thème récurrent dans les créations artistiques de la même période chez les Mayas et les Zapothèques. Les spécialistes ont beau les examiner à la loupe en quête de détails pouvant être interprétés comme des figures royales, ils font généralement chou blanc.

Pour Pasztory, Teotihuacan n'était pas seulement « antidynastique » dans l'esprit ; elle constituait en soi une expérience utopique de vie urbaine. Ses fondateurs entendaient créer un type de ville nouveau et différent, une sorte de Tollan pour le peuple, sans souverains d'aucune sorte. Ayant éliminé une à une toutes les autres possibilités, divers chercheurs marchant dans les pas de Pasztory ont fini par se rallier à son interprétation. Ils ont conclu que la ville s'était dirigée à ses débuts vers un mode de gouvernement autoritaire, avant de changer brusquement de trajectoire aux alentours de l'an 300, peut-être à la suite d'une révolution qui avait ouvert la voie à une répartition équitable des ressources et à l'établissement d'une sorte de « gouvernance collective ». (...) Comme nous l'avons vu, c'est un mode d'organisation qui n'a absolument rien d'étrange ni d'anormal à l'échelle de la planète, contrairement à ce que pensent souvent les savants – et le public en général.

Les habitants de Teotihuacan vivaient là, dans ces quelques deux mille élégants logements en pierre regroupés en complexes et disposés selon un quadrillage orthogonal bien net, dans l'alignement du cœur cérémoniel de la ville. (...) mais il y a un problème : à strictement parler, habitations et pyramides ne font pas partie du même ensemble – du moins, pas toutes -, car elles ont été construites à des périodes différentes. De même, le temps n'est pas exactement ce qu'il paraît être.

Entre 50 et 150 après J.-C., Teotihuacan aspira presque tous les habitants des alentours, à l'image de Cuicuilco, avec sa tradition ancienne de constructions pyramidales. (...) Les efforts des Teotihuacanis pour se forger une identité civique se sont d'abord concentrés sur l'édification de monuments, comme s'ils voulaient faire sortir de terre une ville sacrée au milieu d'un tissu urbain plus vaste. On vit apparaître des montagnes de forme pyramidale et des rivières artificielles. (...) A chaque grande phase de construction correspondent des preuves archéologiques de massacres rituels

Autour de l'an 200, le sort de Teotihuacan paraissait scellé : sa destinée était de rejoindre le club des civilisations mésoaméricaines « classiques », avec leurs aristocraties guerrières et leurs cités-Etats dirigées par des noblesses héréditaires. On pouvait anticiper la suite : une forte concentration du pouvoir autour des monuments formant le cœur de la ville ; le jaillissement de luxueux palais habités par les gouvernants (...). Mais ce n'est pas du tout l'histoire que nous racontent les données archéologiques, car les citoyens de Teotihuacan choisirent de suivre une voie diamétralement opposée.

En fait, c'est toute la trajectoire politique de la ville qui semble avoir bifurqué. Au lieu de construire des palais et des quartiers pour les élites, les Teotihuacanis mirent en branle un incroyable programme de rénovation urbaine qui allait pourvoir en logements de qualité la quasi-totalité des habitants, indépendamment de leur opulence et de leur rang. En l'absence de sources écrites, il est difficile de déterminer leurs motivations. (...) Jusqu'à ce que l'essentiel des quelque cent mille habitants de la ville jouissent de conditions de vie « royales », ou en tout cas très douillettes. (...) Le confort semblait régner jusque dans les logements les plus modestes, où l'on retrouve des traces de produits importés et d'une alimentation à base de tortilla de maïs, d'œufs et de viande de dinde et de lapin, sans oublier breuvage couleur de lait connu sous le nom de pulque (une boisson alcoolisée

fermentée obtenue à partir de l'agave, plante aux pointes acérées). En un mot, il n'y avait quasiment pas de défavorisés.

Mais comment cette incroyable transformation s'était-elle accomplie ? (...) Nous pouvons déjà exclure toute vision faisant intervenir un pouvoir vertical dans lequel une petite élite d'administrateurs royaux ou de prêtres aurait planifié et ordonné les opérations. L'autorité était plus vraisemblablement partagée entre plusieurs assemblées locales, peut-être responsables devant un conseil gouvernemental. C'est dans les sanctuaires de quartier (ou complexes de trois temples) que ces associations communautaires ont imprimé leur marque. On en dénombre pas moins de vingt, disséminés dans toute la ville et desservant au total deux mille logements – soit un par bloc de cent appartements. (...) Il faut fournir un véritable effort d'imagination pour se représenter comment une cité d'une telle envergure a pu fonctionner sur ce mode pendant des siècles sans leaders à poigne ni bureaucrates tentaculaires. Mais (...) cette interprétation est confirmée par différents témoignages de première main portant sur d'autres organisations urbaines du temps de la conquête espagnole.

Vers 550 déjà, le tissu social de la cité avait commencé à s'effiloche. Et puisqu'on ne trouve aucune trace convaincante d'invasion étrangère, on doit supposer que les choses se sont dégradées de l'intérieur. Presque aussi subitement qu'elle s'était assemblée quelque cinq siècles plus tôt, la population de Teotihuacan s'est éparpillée de nouveau, abandonnant son Tollan derrière elle. (...) L'ascension et le déclin de Teotihuacan ont amorcé dans le centre du Mexique une sorte de modèle cyclique de concentration-dispersion démographique que l'on a vu se répéter à maintes reprises entre 300 et 1200, jusqu'à la désintégration de Tula marquant la chute de l'Etat toltèque.

Les Espagnols, qui n'étaient pas plus d'un millier, n'auraient jamais réussi à prendre Tenochtitlan, une société extrêmement organisée de plus de 8 kilomètres carrés et de quelque 250 000 habitants, sans le secours de leurs alliés indigènes, parmi lesquels on comptait 20 000 soldats tlaxcaltèques. Si nous voulons comprendre ce qui s'est passé, il nous faut impérativement élucider les raisons pour lesquelles les Tlaxcaltèques ont décidé de rejoindre les troupes de Cortès, et surtout déterminer comment plusieurs dizaines de milliers de personnes ont pu parvenir à cette décision en l'absence du dirigeant suprême. Sur ce premier point, nos sources sont claires : les Tlaxcaltèques étaient résolus à régler de vieux comptes. L'alliance avec Cortès pouvait les aider à prendre l'avantage sur la Triple Alliance aztèque et à mettre un terme aux « guerres fleuries » qui faisaient rage depuis des décennies.

Les Tlaxcaltèques cultivaient une philosophie citoyenne qui luttait activement contre l'émergence de leaders trop ambitieux, potentiels collabos. En somme, ils prenaient l'exact contrepied des principes de gouvernance aztèques. (...) Nous nous sommes (...) intéressés ici aux longs chapitres relatant les délibérations du conseil municipal de Tlaxcala au sujet d'une éventuelle alliance avec les envahisseurs espagnols. Les discours prononcés et les échanges de présents diplomatiques entre les envoyés espagnols et leurs interlocuteurs tlaxcaltèques y sont rapportés avec un luxe de détails.

On y apprend au passage que les qualités oratoires des membres du conseil faisaient l'admiration des conquistadores. S'exprimaient au nom de Tlaxcala non seulement des doyens de la politique (...), mais aussi des magnats du commerce et des experts religieux, ainsi que les plus hautes autorités judiciaires de l'époque. A l'évidence, dans ces pages remarquables, Cervantes de Salazar ne décrit pas le fonctionnement d'une cour royale, mais bien celui d'une assemblée urbaine mature qui cherchait à atteindre le consensus par le débat raisonné, même lorsque c'était le prix de semaines de délibérations.

Ceux qui voulaient entrer au conseil de Tlaxcala n'avaient nul besoin de démontrer leur charisme ni leur capacité à surpasser leurs rivaux ; ils devaient plutôt savoir faire preuve d'autodérision et supporter l'humiliation. Les membres du conseil devenaient des subordonnés du peuple de par leur fonction ; aussi fallait-il s'assurer qu'ils la prendraient au sérieux et à cœur. C'est pourquoi tout aspirant politicien était soumis à une série d'épreuves. Pour commencer, on l'exposait à l'injure publique, considérée comme la juste récompense de son ambition. Une fois son ego en miettes, on lui imposait une longue période d'isolement. Là, il subissait le calvaire du jeûne, de la privation de sommeil, de la saignée, et suivait un strict programme d'instruction morale. L'initiation terminée, le tout nouveau fonctionnaire faisait son grand retour dans la société, au milieu des festivités et des célébrations.

A l'évidence, occuper une fonction officielle dans cette démocratie indigène exigeait des traits de caractère bien différents de ceux qui paraissent aller de soi dans notre système électoral moderne. Signalons à ce propos que les auteurs grecs anciens avaient parfaitement compris que l'élection avait une fâcheuse tendance à propulser au sommet des leaders charismatiques aux penchants dictatoriaux. C'est pourquoi ils la tenaient pour un mode de désignation aristocratique, contraire aux principes de la démocratie. Pendant l'essentiel de l'histoire européenne, c'est le tirage au sort qui fut regardé comme le vrai système démocratique de nomination des responsables.

Chapitre 10

POURQUOI L'ETAT N'A PAS D'ORIGINES

Les premiers pas modestes de la souveraineté, de la bureaucratie et de la politique

Les marxistes. Historiquement, expliquèrent-ils, les Etats apparaissent pour protéger le pouvoir d'une classe dirigeante émergente. Autrement dit, chaque fois qu'un groupe de personnes commence à exploiter systématiquement le travail d'un autre groupe, il met en place un dispositif de contrôle – officiellement pour protéger ses droits de propriété, en réalité pour préserver ses privilèges. Ce raisonnement (...) paraissait exclure toute possibilité que l'Etat devienne un jour une institution bienveillante.

Pendant la majeure partie du 20^e siècle, les philosophes sociaux ont préféré privilégier une définition purement fonctionnelle de l'Etat : à mesure que la société se complexifie, il devient de plus en plus impératif d'établir des structures verticales de commandement à des fins de coordination. (...) le problème réside dans sa logique

purement circulaire : puisque les Etats sont des entités complexes, une configuration sociale complexe ne peut être qu'un Etat.

Comme nous l'avons vu au chapitre 8, ces hypothèses ne font pas vraiment bon ménage avec ce que nous savons des villes antiques. Uruk, par exemple, n'avait rien d'un Etat, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot. En Mésopotamie, les premiers systèmes de gouvernement verticaux n'ont pas surgi dans les métropoles « complexes » des plaines, mais dans de petites sociétés héroïques des contreforts environnants. Or celles-ci, du fait de leur opposition au principe même de l'administration, ne semblent pas non plus pouvoir entrer dans la catégorie des Etats.

Les Etats modernes sont démocratiques – ou devraient l'être, de l'avis général. Cette démocratie-là n'a pas grand-chose à voir avec les assemblées des villes antiques qui débattaient collectivement des questions d'intérêt général. Elle s'apparente plutôt à un match entre des personnalités hors normes dont certaines sortiront gagnantes et d'autres perdantes, les citoyens lambda étant réduits au rôle de spectateurs. (...) On commence à comprendre que l'Etat moderne n'est ni plus ni moins qu'un amalgame d'éléments qui se sont réunis à un moment donné de l'histoire, et qui sont peut-être en train de se dissocier de nouveau aujourd'hui.

L'Empire aztèque et l'Empire inca constituaient des cibles de conquête idéales à de nombreux points de vue. Tous deux étaient organisés autour d'une capitale aisément identifiable, lieu de résidence d'un roi tout aussi facile à repérer si l'intention était de le capturer ou de le tuer. En dehors de ces grands centres vivaient des populations accoutumées à courber l'échine ou trop heureuses de se rallier à de potentiels conquérants pour se débarrasser du pouvoir central. (...) Une fois qu'on s'est emparé du centre – comme le fit Cortés en assiégeant Tenochtitlan en 1521, ou Pizarro en enlevant Atahualpa à Cajamarca en 1532 -, tout s'enchaîne.

La situation pouvait être infiniment plus délicate là où n'existaient pas des royaumes puissants – soit parce qu'il n'y en avait jamais eu, comme dans la majeure partie de l'Amérique du Nord ou de l'Amazonie, soit parce qu'une population avait obstinément refusé de se plier face à une autorité centrale. Les terres habitées par des locuteurs de langues mayas – la péninsule du Yucatan et, plus au sud, les montagnes du Guatemala et du Chiapas – présentaient exactement ce type de décentralisation. Lors de leur première incursion dans la région, les Espagnols eurent l'impression de faire face à une multitude de principautés minuscules, de communes, de villages et de hameaux saisonniers. La conquête fut longue et laborieuse, et à peine était-elle achevée (du moins les envahisseurs avaient-ils décidé qu'elle l'était) que déjà de nouvelles autorités se heurtaient à une succession apparemment sans fin de révoltes populaires. Dès 1546, une coalition de rebelles mayas se souleva contre les colons espagnols, donnant le coup d'envoi d'un mouvement de résistance qui, malgré de violentes représailles, ne s'éteignit jamais réellement.

Nous voulons montrer que les lieux et les époques que l'on identifie généralement comme des marqueurs de la « naissance de l'Etat » ont vu se cristalliser des types de pouvoir très différents, chacun constitué d'un dosage particulier de violence, de savoir et de charisme – nos trois formes élémentaires de domination. L'une des méthodes pour tester

la validité d'une nouvelle approche est de vérifier si elle permet d'expliquer des cas qui passaient jusqu'alors pour des anomalies – en l'occurrence, ceux des régimes politiques antiques qui, tout en mobilisant et organisant de gigantesques populations, ne paraissaient correspondre à aucune des définitions traditionnelles de l'Etat. Les cas de ce genre sont légion. Commençons par rendre visite aux Olmèques, que l'on a coutume de présenter comme la première grande civilisation mésoaméricaine.

Que pouvons-nous dire de la structure de la société olmèque ? D'abord, qu'elle n'avait rien d'égalitaire. Les élites se distinguaient clairement du reste de la population et, à en juger par les pyramides et autres monuments, avaient à leur disposition d'incroyables réserves de main d'œuvre et de savoir-faire, en tout cas à certaines périodes de l'année. Sur tous les autres plans, en revanche, les liens entre le centre et l'arrière-pays paraissaient étonnamment lâches. (...) A ce que l'on sache, les chefs olmèques ne commandaient ni armée ni système administratif stables qui leur auraient permis d'étendre leur pouvoir sur tout l'arrière-pays. C'est plutôt par le biais de leur influence culturelle qu'ils cherchaient à rayonner, à partir des centres cérémoniels qui restaient probablement vides la majeure partie du temps, mais s'animaient ponctuellement de grandes foules lors d'occasions particulières – comme les parties de balle rituelles – planifiées en fonction du calendrier agricole.

Les Olmèques, eux, formeraient un empire fondé sur le spectacle, la compétition et les attributs personnels de leurs leaders politiques. A l'évidence, le terme d' « empire » est utilisé ici dans un sens on ne peut plus flou. (...) Chavin et les Olmèques ne remplissaient pas davantage les principaux critères de la « forme étatique » selon les définitions sociologiques classiques (monopole de la violence, administration hiérarchisée, etc.). Souvent, les chercheurs se tirent de ce mauvais pas en qualifiant des régimes de « chefferies complexes » - une appellation tout aussi désespérément inadaptée, sorte de raccourci pour dire : « Ça ressemble vaguement à un Etat, mais en fait, non. » Concrètement, cela ne nous apprend rien.

A nos yeux, il serait plus intéressant d'appréhender ces cas à première vue inexplicables sous l'angle de nos trois principes élémentaires de domination : le contrôle de la violence (ou souveraineté), le contrôle de l'information et la politique charismatique. Cela permettrait d'apprécier la manière dont chaque société insiste sur l'une ou l'autre de ces trois formes en la développant à un degré hors du commun. Tentons l'expérience.

Un jésuite français (...) rencontra les Natchez (...) sur le territoire de l'actuel Canada. (...) le Grand Soleil se présentait comme le descendant d'un enfant du Soleil qui avait apporté sur la Terre un code de lois universelles parmi lesquelles les plus importantes concernaient la prohibition du vol et du meurtre. Or lui-même violait ces préceptes avec régularité et ostentation, comme pour montrer qu'il s'identifiait à un principe préexistant aux lois, donc capable de les créer.

Le problème que pose ce type de pouvoir (en tout cas du point de vue du monarque) tient à son caractère éminemment personnel qui le rend pratiquement impossible à déléguer. Pour faire simple, le roi est souverain aussi loin qu'il peut marcher, toucher, voir et être porté. A l'intérieur de ce périmètre, sa souveraineté est absolue ; à l'extérieur, elle

s'étiolo à la vitesse grand V. En l'absence de système d'administration (et le roi natchez n'avait qu'une poignée d'adjoints), rien n'était plus facile que d'ignorer les sommations royales à travailler, payer tribut ou obéir si on les jugeait odieuses. Les monarques « absolutistes » de la Renaissance, comme Henri 8 ou Louis 14, avaient eux aussi énormément de mal à déléguer leur autorité, c'est-à-dire à convaincre leurs sujets qu'ils devaient aux représentants royaux les mêmes égards et la même soumission qu'à la personne du roi. (...) En 1780, Frederic 2 de Prusse se rendit compte que ses efforts pour affranchir les serfs du royaume ne menaient à rien, parce que certains bureaucrates se contentaient d'ignorer ses décrets, ou prétendaient qu'ils devaient être interprétés dans un sens exactement opposé à celui voulu.

L'exemple des Natchez illustre comme nul autre ce principe plus général : le pouvoir rituel d'un monarque repose en grande partie sur la faculté de le brider, de lui imposer des limites. (...) voilà pourquoi il est si courant de voir des rois installer leur pouvoir en commettant quelques actes scandaleux – que cela consiste à massacrer leurs frères, à épouser leur sœur, à profaner la sépulture de leurs ancêtres ou, comme dans certains cas bien attestés, à se camper devant leur palais pour flinguer des passants au hasard. Cet acte précis les établit à la fois comme possibles législateurs et juridiction suprême. (...) Telle a été la dynamique interne de la souveraineté pendant la majeure partie de l'histoire humaine. Les puissants s'efforçaient d'asseoir la nature arbitraire de leur pouvoir, tandis que leurs sujets, quand ils ne cherchaient pas simplement à s'écarter de leur chemin, tentaient d'enfermer leur persona divine dans un labyrinthe inextricable de restrictions symboliques.

Ces sociétés n'avaient rien d' « égalitaire », puisqu'elles s'organisaient autour d'une élite clairement définie. Pour autant, il n'est pas certain que l'existence de telles élites ait eu un effet réellement limitatif sur les libertés fondamentales que nous avons identifiées plus haut. La liberté de partir, par exemple, ne paraissait guère entamée. Chez les Natchez, les sujets avaient, semble-t-il, tout loisir de rester à bonne distance du Grand Soleil s'ils le voulaient (...); On ne trouve pas non plus de preuves manifestes d'ordres donnés ni reçus, hormis dans l'entourage immédiat (et vraiment réduit) du souverain.

La plupart de ces nouvelles formes de pouvoir comportaient sans aucun doute une dimension profondément saisonnière. A certaines périodes de l'année, l'ensemble des mécanismes sociaux d'autorité se dissolvaient et disparaissaient – comme à Stonehenge. Mais cela ne nous dit pas comment ces arrangements institutionnels totalement nouveaux et les infrastructures physiques qui les sous-tendaient étaient apparus initialement.

Pourquoi la naissance de l'Etat égyptien s'est-elle accompagnée de tous ces meurtres rituels ? (...) Commente expliquer que l'on dénombre parmi les sacrifiés autant de personnages qui avaient indiscutablement dédié leur existence au soin du roi – dont sans doute des épouses, des gardes, des représentants officiels, des cuisiniers, des palefreniers, des amuseurs, des nains de palais et toutes sortes d'autres serviteurs -, disposés hiérarchiquement autour de la tombe royale. (...° D'un autre côté, ces sépultures sont la meilleure preuve que les souverains traitaient tous leurs sujets, même les plus intimes, comme des biens personnels dont ils pouvaient se débarrasser avec autant de légèreté que d'une vulgaire couverture, d'un plateau de jeu ou d'un pot d'épeautre.

Quand la souveraineté commence à s'étendre pour devenir le principe organisateur général d'une société, elle le fait en commuant la violence en filiation. En Chine comme en Egypte, cette phase précoce et spectaculaire de meurtres de masse a pu remplir de multiples fonctions, mais l'une d'elles était apparemment de jeter les bases d'un système « patrimonial » au sens wébérien – un système dans lequel tous les sujets du royaume sont appréhendés comme des membres de la famille royale, au moins dans la mesure où leurs activités sont intégralement tournées vers le soin du roi.

En Egypte (...) la 1^{ère} dynastie n'a pas été précédée par une absence, mais par un excès de pouvoir souverain. C'était une profusion de royaumes lilliputiens et de cours miniatures dont le noyau dur consistait toujours dans la famille biologique du roi, assortie d'une clique bigarrée de séides, d'épouses, de domestiques et de parasites. La petitesse n'excluait pas une certaine magnificence, et quelques-unes de ces cours ont laissé derrière elles d'imposants tombeaux qui renferment des corps de serviteurs sacrifiés. (...) A en croire les éléments disponibles, ces souverains n'exerçaient aucune espèce de contrôle administratif ni militaire sur leurs territoires respectifs, en dépit de leurs grandioses prétentions absolutistes et cosmologiques.

Quelle forme la phase de transition entre cette configuration et la lourde bureaucratie agrarienne des époques dynastiques ultérieures a-t-elle bien pu prendre ? Une partie de la réponse se lit dans une évolution parallèle que l'archéologie nous permet de décrypter vers le milieu du 4^e millénaire. On pourrait la décrire comme une sorte de grand débat autour des responsabilités des vivants à l'égard des morts. Les rois défunts ont-ils besoin que l'on s'occupe d'eux, comme les rois vivants ? réclament-ils des soins différents de ceux apportés aux ancêtres ordinaires ? (...) Pour toutes sortes de raisons, la vision qui s'est imposée dans la vallée du Nil autour de —3500 décrivait que, oui, il arrivait aux ancêtres d'avoir faim, et qu'il convenait de leur donner un type de nourriture bien particulier (...) un régime à base de pain au levain et de bière de blé fermenté.

On vit aussi se perfectionner et s'intensifier la culture du blé arable, pourtant connue depuis longtemps dans la vallée et le delta du Nil. L'une des raisons qui explique ce regain d'intérêt est qu'elle permettait de satisfaire aux exigences nouvelles des défunts. (...) A l'époque de l'édification des grandes pyramides, vers —2500, la production de pain et de bière avait atteint des proportions industrielles. Car il fallait assurer aussi le ravitaillement des armées d'ouvriers qui effectuaient leur corvée saisonnière au service des projets de construction royaux. C'était une parenthèse lors de laquelle ces derniers devenaient en quelque sorte des membres de la famille royale, ou en tout cas des soignants du roi ; à ce titre, ils devaient être bien nourris et bien traités, au moins pendant ce laps de temps.

Quand le principe de souveraineté s'arme de la bureaucratie pour se déployer uniformément sur un territoire, cela peut donner l'Egypte antique ou l'Empire inca. Voilà pourquoi ces régimes sont généralement considérés comme deux exemples paradigmatiques de construction étatique, bien qu'ils soient extrêmement éloignés dans le temps et dans l'espace. Mais parmi tous les systèmes politiques qualifiés de « premiers Etats » dans le canon historique, rares sont ceux qui ont choisi cette approche. La Mésopotamie des dynasties archaïques, par exemple, comptait des dizaines de cités-Etats de toute taille, en rivalité constante pour imposer leur domination. Chacune avait son roi

guerrier charismatique, dont la virilité et le charme hors du commun étaient réputés exprimer les qualités personnelles, sanctionnées par les dieux. (...) Les cités sur lesquelles ils prétendaient régner existaient depuis des siècles : c'étaient des plaques tournantes commerciales imprégnées d'une forte tradition d'autogouvernement et vénérant leurs propres divinités, qui avaient la haute main sur l'administration locale des temples.

Ces « premiers Etats » avaient-ils des caractéristiques communes ? Il est toujours possible de faire quelques généralisations basiques : tous déployaient une violence spectaculaire au plus haut niveau du système ; tous dépendaient en dernier ressort de l'organisation patriarcale des familles, et la reproduisaient jusqu'à un certain point ; tous avaient une hiérarchie sociale au sommet de laquelle trônait le gouvernement. Mais nous avons vu que ces éléments pouvaient tout aussi bien exister en l'absence de pouvoir central ou avant qu'il ne s'installe.

De toute évidence, aucun des cas que nous venons d'évoquer n'illustre la « naissance de l'Etat », c'est-à-dire l'apparition à un stade embryonnaire d'une institution neuve et inédite que se serait ensuite développée, puis progressivement incarnée dans des formes modernes de gouvernement. Nous sommes plutôt en présence d'immenses systèmes régionaux. La configuration propre à l'Égypte et aux Andes péruviennes, dans laquelle un système régional se retrouvait unifié au moins une partie du temps sous l'autorité d'un gouvernement unique, était relativement inhabituelle. Beaucoup plus communs étaient les arrangements tels que ceux observés dans la Chine des Shang, où l'unification était largement théorique, en Mésopotamie, où les phases d'hégémonie régionale duraient rarement plus d'une ou deux générations, ou encore chez les Mayas, où deux grandes puissances (Tikal et Calakmul) étaient engagées dans d'interminables luttes qu'aucune n'avait vraiment la capacité de remporter.

Dans la théorie que nous développons ici, chacun des trois principes élémentaires de domination – le contrôle de la violence, le contrôle de l'information, le pouvoir charismatique – peut se cristalliser sous une forme institutionnelle propre – souveraineté, administration, politique héroïque. En ce sens, il serait plus juste de considérer les systèmes politiques habituellement considérés de « premiers Etats » comme des régimes de domination de deuxième ordre.

Rappelons que les Olmèques, Chavin de Huantar ou encore les Natchez constituaient des régimes de premier ordre, chacun ayant développé un seul des éléments de la triade. Les régimes de deuxième ordre, caractérisés par des arrangements sociaux beaucoup plus violents, associaient deux des trois principes, selon des combinaisons variables et souvent aussi inédites que spectaculaires. Les premiers rois d'Égypte mêlaient souveraineté et politique héroïque ; les souverains mésopotamiens, administration et politique héroïque ; les *ajaws* mayas de l'époque classique, politique héroïque et souveraineté. Précisons que, dans tous ces régimes, le principe de domination qui se voyait réduit à la portion congrue ne disparaissait pas pour autant. À mesure que les deux autres se consolidaient et fusionnaient sous une forme institutionnelle, se renforçant mutuellement comme source du pouvoir gouvernemental, le troisième était progressivement évacué de la sphère des affaires humaines et déplacé vers celle des affaires célestes. Ainsi, on trouvait une souveraineté

divine dans la Mésopotamie des dynasties archaïques, et une bureaucratie cosmique chez les Mayas classiques.

Quant aux populations urbaines, elles paraissent dotées d'une remarquable capacité à s'autogouverner selon des modes qui, sans être tout à fait « égalitaires », étaient à coup sûr beaucoup plus participatifs que dans n'importe quelle administration municipale moderne. Les empereurs ne voyaient généralement pas de raisons d'interférer, puisqu'ils se moquaient pas mal de savoir comment leurs sujets nettoyaient leurs rues ou entretenaient leurs fossés de drainage.

On peut donc affirmer sans crainte que la bureaucratie *n'est pas* née sous la forme d'une solution pratique pour gérer l'information dans des sociétés qui auraient dépassé une taille ou un niveau de complexité donnés. (...) Sur ce point encore, les découvertes archéologiques récentes réservent des surprises, puisqu'elles indiquent que les premiers systèmes de contrôle administratif spécialisé ont été mis au point par de toutes petites communautés. Les preuves les plus convaincantes – et les plus anciennes – gisent dans de minuscules implantations moyen-orientales établies mille ans environ après Çatal Höyük (qui fut fondée vers 7400 avant notre ère), mais plus de deux mille ans *avant* la naissance des villes ou de quoi que ce soit d'approchant.

Le meilleur exemple de ce processus est un site dont nous devons l'exploration à une équipe d'archéologues néerlandais : Tell Sabi Abyad, posé au cœur de la vallée du Balikh, dans le nord de l'actuelle Syrie (province de Raqqā). Vers —6200, ce hameau de 1 hectare fut détruit par un violent incendie. (...) Les fouilles ont permis de comprendre que les habitants avaient construit des unités de stockage centralisées comme des greniers à grains et des magasins, et qu'ils recouraient à des systèmes administratifs relativement élaborés pour garder la trace de ce qu'ils y entreposaient. (...) Il ne s'agissait pas d'un archivage écrit – l'écriture en tant que telle n'apparaît que trois mille ans plus tard –, mais de jetons géométriques en argile. De nombreux villages néolithiques comparables paraissent en utiliser, probablement pour organiser la répartition de certaines ressources spécifiques. A Tell Sabi Abyad, on se servait également de sceaux miniatures gravés de motifs pour apposer des marques d'identification sur les bouchons en argile de récipients domestiques. Plus incroyable encore : une fois séparés de leurs récipients, ces bouchons étaient archivés à l'intérieur d'une sorte de bureau ou de service – un édifice dédié situé près du centre du village – afin que l'on puisse s'y référer ultérieurement. (...) Il faut noter que le bureau et dépôt central de Tell Sabi Abyad n'est associé à aucune résidence de dimensions exceptionnelles, à aucune sépulture opulente ni à aucun autre signe de statut personnel.

Il se pourrait donc, si étrange que cela paraisse, que la naissance des premières villes ait été précédée par plusieurs siècles d'idéologie égalitaire assumée, et que les outils administratifs aient été conçus au départ non pas pour extraire et accumuler des richesses, mais au contraire pour entraver ce type de comportements.

Dans les Andes, (...) on trouvait également des associations villageoises dotées de leur propre administration à l'échelon local : les *ayllus*. Les *ayllus* opéraient selon un principe égalitaire bien établi -leurs membres portaient même des uniformes, avec un style vestimentaire propre à chaque vallée. L'une de leurs principales fonctions était de

redistribuer les terres agricoles en tenant compte de l'évolution de la taille des familles, le but étant d'empêcher que quelques-uns s'enrichissent aux dépens des autres. (...) Entre les familles, les responsabilités se répartissaient selon un principe de réciprocité. On recensait les services rendus et, à la fin de chaque année, l'ensemble des crédits et des dettes en souffrance étaient tenus de s'équilibrer. C'était là que la « bureaucratie villageoise » entrait en scène. (...) Chaque *ayllu* avait apparemment son propre *kipu*, dont les cordelettes étaient constamment nouées et renouées afin d'enregistrer les créations ou annulations de dettes.

Le danger avec de telles procédures comptables est évidemment qu'elles peuvent être détournées de leur objectif initial, car le système d'équivalence qui les sous-tend a la faculté de faire passer pour juste et équitable n'importe quel arrangement social, y compris ceux fondés sur la violence arbitraire (comme les « conquêtes »). C'est en cela que l'attelage formé par la souveraineté et l'administration se révèle potentiellement fatal : les effets égalisateurs de la seconde peuvent se transformer en instruments de domination sociale, voire de tyrannie. L'Empire inca, rappelons-le, réduisit tous les *ayllus* au statut de « *femmes conquises* ».

Comme le sait toute personne ayant vécu dans une communauté rurale ou siégé au conseil municipal d'une grande ville, résoudre les déséquilibres (...) peut exiger des heures, voire des jours de pénibles discussions, mais on finit toujours par aboutir à une solution qui ne soit totalement injuste pour personne. Les mécanismes bureaucratiques ne deviennent réellement monstrueux que lorsque le pouvoir souverain confère aux instances exécutives locales la capacité de déclarer : « Je ne veux pas le savoir : les règles sont les règles. »

Chapitre 11

BOUCLER LA BOUCLE

Les fondements historiques de la critique indigène

Politologue renommé, James C. Scott a consacré l'essentiel de sa carrière à comprendre le rôle historique des Etats (et de ceux qui se soustraient à son emprise). Dans *Homo domesticus*, il décrypte avec brio le fonctionnement du piège de l'agriculture. Le Néolithique, explique-t-il, a commencé avec l'agriculture de décrue, une pratique propice à la redistribution et qui ne demandait pas trop d'efforts. Les populations les plus nombreuses se sont donc concentrées dans les deltas. Au Moyen-Orient cependant (Scott traite essentiellement de cette région et de la Chine), les premiers Etats se sont développés en amont des fleuves, dans des zones largement tournées vers la céréaliculture (blé, orge, millet) et offrant un accès relativement limité à d'autres ressources de base. Selon Scott, se les céréales ont acquis une telle suprématie, c'est parce qu'elles sont à la fois durables, divisibles et faciles à quantifier en volume, ce qui en fait une base d'imposition idéale. Contrairement à certaines tubercules ou légumineuses, elles ont aussi l'avantage de pousser au-dessus du sol, et cette visibilité les rend aisément appropriables. La céréaliculture n'est donc pas responsable à proprement parler de l'émergence des Etats confisateurs, mais il se trouve qu'elle se prêtait fort bien à leurs exigences fiscales.

Mais Scott s'intéresse finalement moins aux Etats qu'aux « barbares ». C'est ainsi qu'il désigne les groupes qui s'agglutinaient peu à peu autour des petits îlots de gouvernement autocratique et bureaucratique, entretenant avec eux des relations essentiellement symbiotiques faites de razzias, d'échanges commerciaux et d'évitement réciproque (en une combinaison perpétuellement changeante). Certains de ces « barbares » sont devenus anarchistes pour de non – à l'image des habitants de la Zomia, une vaste région montagneuse d'Asie du Sud-Est que Scott a étudiée dans un autre ouvrage. Ils se sont mis à définir leur existence en opposition à celle des sociétés des vallées en contrebas – un nouvel exemple de schismogenèse culturelle – ou à l'organiser de manière à empêcher le développement d'une quelconque stratification sociale.

De ce récit, Scott ne tire aucune conclusion particulière. Il se contente de noter que la période qui s'étend approximativement de –3000 à 1600 après J.-C., assez épouvantable pour la majorité des paysans du monde, fut un véritable âge d'or pour les barbares. (...) Jusqu'au 16^è siècle encore, une part considérable des habitants de la planète ne croisaient jamais la route d'un collecteur d'impôts, soit parce qu'ils vivaient en dehors de son rayon d'action, soit parce qu'ils disposaient de moyens relativement simples pour lui échapper. Ce n'est évidemment plus vrai au 21^è siècle. Du point de vue des barbares, en tout cas, les choses ont mal tourné. Mais même si ce monde n'est plus nôtre, reconnaître qu'il a existé, et pendant si longtemps, nous permet d'aborder une autre question fondamentale : nos gouvernements actuels, avec leur combinaison particulière de souveraineté territoriale, d'administration tentaculaire et de concurrence politique, avaient-ils quoi que ce soit d'inéluctable ?

L'un des défauts du modèle évolutionniste est qu'il réorganise en stades historiques distincts des modes de vie qui se sont développés en symbiose. Il n'est pas inutile de rappeler la séquence qui sous-tend le modèle néo-évolutionniste.

1. Les sociétés claniques

Elles restent considérées comme le stade élémentaire. Les chasseurs-cueilleurs, imaginés comme des équivalents des !Kungs ou des Hadzas, vivent en petits groupes mobiles de 20 à 40 individus. Dépourvus de fonctions politiques formalisées, ils mettent en œuvre une division des tâches rudimentaire. On décrit ces sociétés comme égalitaires – essentiellement par défaut.

2. Les tribus

Nuers, Dayaks ou Kayapos en constituent le bon exemple. On dit que les sociétés tribales pratiquent l'« horticulture » - en d'autres termes, elles cultivent la terre, mais sans recourir à des ouvrages d'irrigation ni à des équipements lourds type charrues. L'égalitarisme règne, au moins entre les représentants d'une même classe d'âge ou d'un même sexe. Les leaders n'exercent qu'un pouvoir informel, en tout cas pas coercitif. Le plus souvent, les tribus s'organisent selon des structures complexes chères au cœur des anthropologues, fondées sur les lignées ou les clans totémiques.

3. Les chefferies

Les Shilluks, les Natchez ou les Calusas sont classiquement regardés comme des chefferies, de même que les royaumes polynésiens ou les seigneurs de l'ancienne Gaule, par exemple. Au lieu de l'équivalence fondamentale qui règne entre tous les clans dans les sociétés tribales, les chefferies instaurent un système de stratification sociale reposant sur la parenté et distinguant aristocrates et roturiers, voire esclaves. Avec l'intensification de la production

qui génère d'importants excédents, de véritables classes de spécialistes se forment dans les sphères rituelle et artisanale, en plus des familles régnantes. Les implantations présentent au moins un niveau hiérarchique (il y a la résidence du chef, et les autres). Le chef remplit une fonction essentiellement redistributive : après avoir mis en commun les ressources, au besoin par la force, il les répartit entre les membres de la société, le plus souvent lors de fabuleux banquets.

4. Les Etats

Ils se caractérisent la plupart du temps par une céréaliculture intensive, un monopole juridique de l'usage de la force, une administration professionnelle et une division du travail complexe.

Comme l'ont relevé de nombreux anthropologues du siècle passé, ce modèle n'est guère (...) opérant. (...) Etait-il inévitable que la monarchie s'impose comme la forme de gouvernement prédominante à l'échelle de la planète ? La culture des céréales est-elle réellement un piège, et est-il juste de dire que, une fois suffisamment répandue, ce n'est qu'une question de temps avant qu'un seigneur ambitieux prenne le contrôle des greniers à grains et instaure un régime d'oppression appuyé sur un système bureaucratique ? est-ce une fatalité que d'autres suivent son exemple ? L'histoire de l'Amérique précolombienne oppose à toutes ces questions un retentissant : « Non ! »

Même si les archéologues qui étudient l'Amérique du Nord parlent eux aussi de « clans », de « tribus », de « chefferies » et d'« Etats », la région semble avoir connu des développements qui contredisent totalement ces hypothèses. Rappelons que, pendant des siècles avant l'invasion européenne, la moitié ouest du continent n'a pas marché vers l'agriculture, mais s'est détournée d'elle. Les Indiens des Plaines, eux, effectuaient chaque année des mouvements pendulaires entre une organisation de type clanique et des structures présentant au moins quelques-unes des caractéristiques que nous associons aux Etats – autrement dit, ils oscillaient constamment entre ce que nous regardons comme les deux extrémités opposées du spectre de l'évolution sociale.

Cahokia était située dans l'American Bottom, le « fond de l'Amérique », une immense plaine alluviale en bordure du Mississippi. C'était un milieu fertile et généreux, idéal pour cultiver le maïs, mais un peu moins pour y bâtir une ville, puisqu'il se résumait à des terres fangeuses nappées de brume et constellées d'étangs peu profonds. (...) Pour ceux qui tombaient dans l'orbite de Cahokia, il ne restait guère d'espace entre la vie domestique, constamment surveillée depuis les hauteurs, et le spectacle impressionnant de la ville elle-même. Un spectacle qui prenait d'ailleurs parfois des allures terrifiantes : dans les premières décennies de son expansion, Cahokia ne fut pas seulement le théâtre de jeux et de banquets, mais aussi d'exécutions et d'inhumations de masse sous les yeux du public.

Cahokia semble incarner un régime de deuxième ordre qui alliait en un cocktail puissant, pour ne pas dire explosif, deux de nos trois formes élémentaires de domination : la maîtrise de la violence et la politique charismatique. C'est exactement la combinaison que l'on retrouvait chez les élites mayas classiques, pour qui guerre et compétition sportive ne faisaient qu'un. (...à Cahokia, c'est bien à une défection de masse que l'on a assisté vers 1350 ou 1400, quelles qu'aient pu être les facteurs à l'œuvre. La métropole s'était construite sur la capacité des dirigeants à fédérer des populations hétéroclites, souvent venues de très

loin ; des générations plus tard, ces dernières ont tout bonnement choisi de tourner les talons.

La boucle est bouclée. L'histoire de l'Amérique du Nord ne se contente pas de semer le chaos dans les schémas évolutionnistes conventionnels. Elle démontre aussi de manière éclatante que la construction étatique n'est pas un piège dont il ne serait plus possible de sortir une fois qu'on y serait tombé. Quels qu'aient pu être les événements qui ont secoué Cahokia, ils ont provoqué une réaction si violente que les répercussions s'en font encore sentir aujourd'hui.

Ainsi, certaines liberté – la liberté de partir, la liberté de désobéir et la liberté de redéfinir ses liens sociaux – vont plus ou moins de soi selon que l'on a été ou non dressé à obéir (et les lecteurs de ce livre ont toutes les chances de l'avoir été). Mais les sociétés rencontrées par les colons européens et les idéaux exprimés par un philosophe comme Kandiaronk doivent être compris en tant que produits d'une histoire politique particulière – une histoire pendant laquelle des sujets tels que le pouvoir héréditaire, la religion révélée, la liberté individuelle ou encore l'indépendance des femmes n'avaient jamais cessés d'être débattus, et dont la direction générale, en tout cas au cours des trois derniers siècles avant l'invasion européenne, était explicitement anti-autoritaire.

A la fin du 16^e siècle et au début du 17^e, les locuteurs de langues iroquoises se répartissaient en une poignée de coalitions et de confédérations politiques mouvantes. Parmi les plus importantes figuraient les Wendats (Hurons), implantés dans l'actuel Québec ; les Cinq-Nations ou haudenosaunees (on parle aussi de Ligue iroquoise), disséminés dans ce qui correspond aujourd'hui à l'Upstate New York ; et une confédération basée dans l'Ontario que les Français appelaient les Neutres. (...) A en croire les témoignages anciens, ils étaient les plus nombreux et les plus puissants, jusqu'à ce que leur société soit dévastée par la famine et la maladie dans les années 1630 et 1640. Les survivants furent alors absorbés par les Sénécas, où ils se virent attribués des noms et affectés à des clans. Un sort comparable échet à la confédération wendate, dont le pouvoir fut mis à bas en 1649 – l'année où Kandiaronk vit le jour. Par la suite, durant les guerres franco-iroquoises de sinistre mémoire, sa population fut dispersée ou assimilée.

La situation est bien différente en ce qui concerne la Ligue des Cinq-Nations, qui comprend les Sénécas, les Onneiouts, les Onondagas, les Cayugas et les Mohawks. Nous disposons de multiples versions du récit de sa fondation, une épopée qui porte le nom de Gayanashagowa. L'aspect le plus remarquable de ce texte, du moins pour notre propos, est qu'il décrit les institutions politiques comme des créations humaines conscientes. Bien entendu, des éléments magiques sont aussi présents. (...) Le récit se concentre sur un héros, Deganawida le Grand Pacificateur, venu d'un territoire situé au nord-ouest qui sera plus tard celui des Attiwandaronks, ou Neutres. Résolu à mettre fin à la situation chaotique de son peuple, il commence par rallier à sa cause la Jigonsaseh, une femme connue pour se tenir toujours à l'écart des conflits (il découvre d'ailleurs qu'elle héberge et nourrit des belligérants sans faire de distinction entre les camps). Ensemble, ils entreprennent de persuader les représentants de chaque nation d'accepter la mise en place d'une structure officielle afin de prévenir les querelles et de rétablir la paix. De là procèdent des institutions et des coutumes telles que le système de titres, les assemblées gigognes, la recherche du

consensus, les rites de condoléances ou encore le rôle des anciennes dans la conception des politiques.

Le Grand Conseil des Iroquois, qui compte 50 membres, continue de se réunir régulièrement. Quarante-neuf sachems y sont envoyés pour communiquer les décisions prises par les assemblées de leur propre nation ; le cinquantième membre, qui n'est autre que le Pacificateur lui-même, est représenté par siège vide. (...) Ce système fédéral chapeaute un dispositif complexe de sous-conseils masculins et féminins dotés de prérogatives très précises, mais dépourvus de tout pouvoir de contrainte réel.

C'est un lieu commun en anthropologie : si vous voulez connaître les valeurs suprêmes d'une société, il vous suffit d'identifier ce qu'elle regarde comme le pire comportement qui soit ; et si vous voulez identifier ce qu'elle regarde comme le pire comportement qui soit, il vous suffit d'examiner ses théories sur la sorcellerie.

Chez les Haudenosaunees, donner des ordres passait pour une offense presque aussi grave que de manger de la chair humaine. (...) Les rêves étaient vus comme des commandements édictés par l'âme, ou éventuellement, dans le cas des songes particulièrement nets ou de mauvais augure, par quelque esprit supérieur – qui pouvait être aussi bien le Créateur lui-même qu'une autre puissance spirituelle, inconnue. L'auteur du rêve devenait parfois un véritable prophète, même si ce n'était en général que pour un temps assez bref. Pendant cette période, tous ses ordres devaient être exécutés. (Inutile de dire que peu de crimes étaient plus répréhensibles que celui de falsifier un rêve).

La date et les circonstances exactes de la naissance de la Ligue ne sont pas clairement établies – les estimations vont de 1142 à 1650 environ. A l'évidence, la formation de ce genre de confédérations était un processus qui s'étalait dans le temps. (...) Vers 1100, on cultivait déjà le maïs dans l'Ontario, sur ce qui deviendrait le territoire des Neutres. Au fil des siècles suivants, les « trois sœurs » (maïs, haricots et courges) prirent une place croissante dans l'alimentation des populations locales, même si les Iroquois étaient soucieux de maintenir l'équilibre entre ces nouvelles cultures et leurs traditions antérieures de chasse, pêche et de cueillette.

Un tournant semble s'être produit entre 1230 et 1375, ce qui correspond à la fin de la culture dite Owasco. Les populations commencèrent à quitter les implantations situées le long des voies navigables (et à s'éloigner du modèle de la mobilité saisonnière) pour s'installer à l'année dans des ciels ceintes de palissades où la forme d'habitation dominante, probablement liée aux clans matrilineaires, devint la maison longue. Beaucoup de ces villes comptaient jusqu'à 2000 habitants, soit près du quart de la métropole de Cahokia.

Les femmes iroquoises veillaient à espacer les naissances. Elles fixaient l'optimum démographique en fonction non pas de la productivité agricole attendue, mais de la disponibilité du poisson et du gibier dans leur région. Ainsi, l'importance culturelle accordée à la chasse – activité masculine – devait en réalité renforcer la puissance et l'autonomie des femmes. Celles-ci, dotées de leurs propres assemblées et de leurs propres responsables politiques, avaient clairement plus de pouvoir que leurs hommes, en tout cas à l'échelon local.

Louis 14, en 1687, résolut de mettre un terme à la menace permanente que les Cinq-Nations faisaient peser sur la colonie française. Pour ce faire, il nomma au poste de gouverneur un commandant militaire chevronné, le marquis de Denonville, avec ordre d'employer toute la force nécessaire pour chasser les Iroquois de ce qui correspond aujourd'hui au nord de l'Etat de New York. (...) Feignant d'être intéressé par la conclusion d'un accord de paix, Denonville convia l'intégralité du Grand Conseil de la Ligue à venir en négocier les termes. (...) pas moins de 200 délégués se présentèrent, ainsi que de nombreuses représentants des conseils de femmes. Là, Denonville les fit sommairement arrêter et les envoya en France servir sur les galères. Après quoi, profitant de la confusion créée, il ordonna à ses hommes d'envahir le territoire des Cinq-Nations.

La Jigonsaseh, elle, avait choisi de ne pas se rendre à l'invitation de Denonville. L'arrestation du Grand Conseil faisait d'elle la plus haute autorité de la Ligue. (...) Elle décida, avec les autres mères du clan, de réunir une armée. La majorité des recrues, dit-on, étaient des femmes sénecas. A l'évidence, la Jigonsaseh était une bien meilleure tacticienne que Denonville. Après avoir mis en déroute les troupes françaises près de Victor, dans l'Etat de New York, ses forces étaient sur le point d'entrer dans Montreal quand le gouvernement français de manda la paix, consentant à démanteler le fort Niagara et à laisser rentrer les galériens survivants.

Les indigènes d'Amérique du Nord ne se sont donc pas contentés d'échapper presque totalement au « piège » évolutionniste de l'agriculture – celui-là même qui, à en croire le récit conventionnel, précipiterait inéluctablement les sociétés vers un Etat ou un empire tout-puissant. Ils l'ont fait en développant des sensibilités politiques qui ont durablement influencé les penseurs des Lumières et qui, par leur truchement, restent bien vivantes aujourd'hui. En ce sens du moins, les wendats sont les grands gagnants du débat. Nul être humain aujourd'hui, où qu'il soit dans le monde et quelles que soient ses convictions par ailleurs, ne peut se dire opposé au principe même de la liberté humaine, comme l'étaient les jésuites du 17^e siècle.

Chapitre 12

CONCLUSION

Au commencement était...

Le récit (...) dans lequel le progrès de la civilisation occidentale accroît nécessairement le bonheur, la richesse et la sécurité de tous – présente au moins un défaut flagrant : il n'explique pas pourquoi cette civilisation n'a réussi à se diffuser qu'en recourant à la force. Pourquoi les peuples d'autres contrées qui s'y sont convertis au cours des cinq derniers siècles ne l'ont-ils fait que parce que les armes européennes étaient braquées sur eux ? (Et pourquoi, si la vie à l'état « sauvage » était si horrible, tant d'Occidentaux sautaient-ils sur la première occasion venue pour l'adopter ?)

Les grands récits de l'histoire de l'humanité se focalisent (...) souvent sur les technologies. Ils découpent les périodes selon les matériaux utilisés pour fabriquer des armes et des outils (âge de pierre, âge du bronze, âge du fer), ou bien présentent le passé

comme une succession de découvertes spectaculaires (la révolution agricole, la révolution urbaine, la révolution industrielle) (...) Il ne s'agit pas de nier le rôle joué par les technologies dans le façonnage d'une société. Elles ont évidemment une importance capitale, puisque chaque invention ouvre un nouveau champ des possibles sociaux. Mais il faut se garder d'en faire les seules responsables de la direction générale empruntée par une société. Contre toute attente, le fait que les habitants de Teotihuacan et de Tlaxcala aient utilisé des outils en pierre pour construire et entretenir leurs édifices, tandis que ceux de Mohenjo-daro ou de Knossos avaient recours au métal, semble n'avoir eu qu'un effet négligeable sur l'organisation interne et même la taille de ces villes.

A l'opposé du mythe de l'inventeur génial – un homme, évidemment – concrétisant sa vision tout seul dans son coin, les sociétés néolithiques ont exploité un socle collectif de connaissances accumulées pendant des siècles, essentiellement par des femmes, pour réaliser une série continue de découvertes en apparence modestes, mais fondamentales. Beaucoup d'entre elles, ajoutées les unes aux autres, ont bouleversé aussi profondément la vie quotidienne que le métier à tisser mécanique ou l'ampoule électrique. Ainsi nous profitons de dizaines d'inventions préhistoriques de ce genre chaque fois que nous prenons notre petit déjeuner. Qui fut la première personne à s'apercevoir que l'adjonction à la pâte de ces micro-organismes appelés levures faisait lever le pain ? Nous n'en savons rien, mais parions que c'était une femme, et qu'elle ne serait probablement pas considérée comme « blanche » si elle tentait d'émigrer dans un pays européen aujourd'hui. Sa prouesse a amélioré et continue d'améliorer l'existence de milliards d'êtres humains.

Rappelons aussi que les principes de base de l'agriculture ont été maîtrisés bien avant que quiconque ne songe à les mettre en œuvre de façon systématique. (...) Et le modèle ne se limite pas aux semences. Longtemps avant que les récipients destinés à la cuisson et au stockage de la nourriture ne soient fabriqués au Néolithique, la céramique avait été inventée pour façonner des figurines représentant des animaux ou d'autres sujets. De même, longtemps avant l'extraction des métaux à des fins industrielles, l'exploitation minière permettait de se procurer des minéraux utilisés comme pigments. Et si le transport sur roues n'existait pas dans les sociétés mésoaméricaines, on sait qu'elles connaissaient la roue et son mécanisme (rayons, essieux...), puisque tous ces éléments étaient présents dans des jouets pour enfants. Pour citer encore deux exemples très connus, les Grecs de l'Antiquité avaient déjà découvert le principe de la machine à vapeur, sauf qu'ils en limitaient l'application à la mise au point de leurres et autres trompe-l'œil (comme des portes de temple qui paraissaient s'ouvrir toutes seules) ; quant aux scientifiques chinois, ils utilisèrent d'abord la poudre à canon pour tirer des feux d'artifice.

Pendant l'essentiel de l'histoire humaine, les jeux et les rites ont donc constitué à la fois un laboratoire scientifique et un répertoire des savoirs et des techniques propres à chaque société – libre à elle ensuite de les appliquer ou non à des problèmes concrets.

La plupart des auteurs qui embrassent le temps long de l'histoire semblent avoir décidé que notre espèce était résolument bloquée, prisonnière de cages institutionnelles qu'elle aurait elle-même fabriquées. En paraphrasant une nouvelle fois Rousseau, Harari a manifestement saisi l'humeur dominante.

Le rôle de la guerre mérite d'être étudié de plus près, car c'est souvent par le biais de la violence que des rapports sociaux initialement placés sous le signe du jeu acquièrent un caractère plus permanent. Les royaumes natchez ou shilluk, par exemple, avaient beau être du pur théâtre – avec leurs chefs impuissants à édicter des ordres ayant force de loi au-delà d'un rayon de quelques kilomètres -, un individu tué arbitrairement dans le cadre d'une scène de comédie restait bel et bien mort après la fin de la représentation. (...) Les rois dilettantes cessent de n'être que cela quand ils commencent à abattre des gens (ce qui pourrait aussi expliquer les excès de violence rituelle qui accompagnaient si souvent les transitions d'un état à un autre). Il en va de même avec les guerres. Comme le souligne l'essayiste Elaine Scarry, deux communautés qui cherchent à régler un différend peuvent aussi bien organiser un concours que se faire la guerre.

A bien y regarder, l'association de ces deux traits – famille patriarcale et puissance militaire – se retrouve dans la plupart des royaumes et des empires plus tardifs, comme les Hans, les Aztèques ou les Romains. (...) Le mot « famille » partage une racine commune avec le latin *famulus*, qui signifie « esclave domestique », en passant par *familia*, qui désigne toute personne se trouvant sous l'autorité domestique d'un même *pater familias* (chef de famille). Quant à *domus*, qui signifie « foyer », il a donné non seulement « domestique » et « domestiqué », mais aussi *dominium*, qui était le terme technique pour désigner à la fois la souveraineté de l'empereur et le pouvoir du citoyen sur sa propriété privée.

Du temps de Kandiaronk, à certains égards, les Wendats (...) – et les Iroquois en général – étaient incroyablement belliqueux. Les régions nord des forêts de l'Est semblent avoir été le théâtre de sanglantes confrontations avant même que les colons européens ne commencent à armer les factions indigènes de mousquets, ouvrant la voie aux fameuses guerres franco-iroquoises. Les premiers jésuites arrivés sur place étaient horrifiés par le spectacle de ces violences, mais ils notaient aussi que les motifs de belligérance affichés étaient très différents de ceux qu'ils avaient coutume de rencontrer. De fait, les Wendats ne livraient que des « guerres de deuil », destinées à apaiser le chagrin des proches d'une personne tuée. La plupart des menées guerrières prenaient pour cible des ennemis traditionnels et se soldaient par quelques scalps et une poignée de prisonniers. Les femmes et les enfants capturés étaient adoptés. Quant au sort des hommes, il dépendait essentiellement des endeuillés (en particulier des femmes), dont la décision paraissait, vue de l'extérieur, totalement arbitraire. Si telle était leur volonté, l'ennemi prisonnier recevait un nom, dans certains cas celui de la victime dont l'offense avait visé à venger la mort. A partir de ce moment-là, il entrait dans la peau de cette personne et, au terme d'une période probatoire de quelques années, devenait un membre à part entière de la société. Mais sa destinée pouvait être tout autre. En fait, si l'adoption pleine et entière n'était pas retenue, la seule autre possibilité était une mort abominable sous la torture.

Dans l'Europe du 17^e siècle, les atroces et inoubliables spectacles de souffrances auxquels donnaient lieu les tortures publiques visaient à rappeler que la brutalité des maris envers leur femme ou les coups des parents sur leurs enfants n'étaient que des expressions d'amour. Au même moment, chez les Wendats, les atroces et inoubliables spectacles auxquels donnait lieu la torture des prisonniers visaient à rappeler qu'aucun châtement physique ne pouvait être toléré au sein d'une communauté ni d'un foyer, et que violence et soin devaient toujours être soigneusement séparés.

Plutôt que celle des « origines de l'inégalité », la grande question à poser à l'histoire de l'humanité devrait être : comment avons-nous pu nous laisser enfermer dans une réalité sociale monolithique qui a normalisé les rapports fondés sur la violence et la domination ?

Après avoir étudié de très près des populations aussi diverses que les Huitotos d'Amazonie, les Safwas d'Afrique de l'Est ou les Lushais tibéto-birmans, Steiner avança une possible réponse à la question qui allait tant déconcerter Robert Lowie et Pierre Clastres après lui : comment les structures verticales ont-elles pu émerger, alors que les sociétés sans Etat tendent à s'organiser de façon à priver leurs chefs de tout pouvoir de coercition ? Lowie et Clastres, on s'en souvient, postulaient tous deux que ces modes d'organisation devaient être le produit d'une révélation de type religieux. Steiner explorait une autre piste : peut-être que tout cela avait avoir avec la charité.

Dans les sociétés amazoniennes, la demeure du chef était un refuge pour les veuves et les orphelins, mais aussi pour les fous, les handicapés et les éclopés en tout genre, dès lors que personne d'autre ne pouvait s'occuper d'eux. (...) Le chef exerçait sur ses protégés un certain pouvoir (Steiner utilise le terme *potestas*). (...) Dans les situations de ce genre, le fait d'offrir l'asile entraînait une modification des organisations domestiques de base dans le sens d'un renforcement de la *potestas* du père – et cela devenait encore plus vrai lorsque ces foyers commençaient à absorber des femmes captives. L'immense majorité des cours royales dont l'histoire nous est connue, de la Plaine centrale de Chine à la cordillère des Andes, fonctionnaient apparemment selon une logique similaire. (...) On pourrait aisément imaginer qu'il en est allé de même dans certains groupes de chasseurs-cueilleurs à des époques beaucoup plus reculées. Avant d'être inhumés en grande pompe, les individus infirmes que l'on a retrouvés dans les sépultures du Pléistocène avaient certainement fait l'objet de trésors d'attention et d'affection de leur vivant.

Le projet dont ce livre est l'aboutissement a démarré il y a plus de dix ans comme un défi presque ludique. Nous étions surtout curieux de voir en quoi les découvertes archéologiques qui s'étaient accumulées depuis trente ans pouvaient nous conduire à réviser notre approche de l'histoire longue de l'humanité, en particulier sur la question des origines des inégalités sociales. (...) En chemin, nous sommes allés de surprise en surprise. Par exemple, nous étions loin de nous douter que l'esclavage avait apparemment été aboli à maintes reprises et à maints endroits, de même sans doute que la guerre. Bien sûr, ce genre d'abolitions est rarement définitif, mais cela ne rend pas moins dignes d'intérêt les périodes qui ont vu se développer des sociétés libres, ou relativement libres. D'ailleurs, si l'on met entre parenthèses l'Eurasie à l'âge du fer (comme nous l'avons fait ici), ces périodes sont largement majoritaires dans l'expérience sociale humaine.

Cela veut dire que nous *aurions pu* développer des conceptions totalement différentes du vivre ensemble ; que l'asservissement de masse, les génocides, les camps de prisonniers, le patriarcat ou même le salariat *auraient pu* ne jamais voir le jour. Mais il y a aussi une autre manière de voir les choses : les possibilités qui s'ouvrent à l'action humaine aujourd'hui même sont bien plus vastes que nous ne le pensons souvent.